

André Allard l'Olivier

LA CONNAISSANCE DU SOIR

Poèmes précédés d'un Commentaire de Norge

(1979)

2021

Du même auteur

Essais :

Fragments à Lysis, Dessart, Bruxelles, 1945 ;

René Guénon, Synthèses, Bruxelles, 1951 ;

Introduction à la symbolique extrême-orientale, Synthèses, Bruxelles, 1954 ;

L'Illumination du cœur, Éditions traditionnelles, Paris, 1977 ;

Au cœur de René Guénon. Le Christ et la gnose, inédit ;

Introduction à l'eurythmologie, inédit ;

La Dialectique du sacrifice, inédit.

Poésie :

Les Sept Chants de la plénitude et de la fin, Union Africaine des Arts et des Lettres, Léopoldville, 1953 ;

Les Luminaires, Regain, Monte-Carlo, 1956.

Théâtre :

Pintaxim, Cahiers du Journal des Poètes, Bruxelles, 1936 ;

Le Bon Samaritain, inédit ;

Alexandre le Grand, inédit.

Je dédie ces poèmes du soir
à toi Denise et à toi Georges Norge,
Maître en poésie, en témoignage de ma
très ancienne et toujours fidèle amitié.

Luxembourg, 1979.

COMMENTAIRE

Philosophe, poète, essayiste, dramaturge, penseur, on s'égarerait beaucoup à cerner André Allard si on ne disait tout de suite qu'il est un homme de Dieu.

Tout élément, dans la courbure de son regard intérieur, confine à la métaphysique. Mais les grandes géométries de la raison raisonnante sont souvent débordées par un flux de poésie où s'étendent en delta les thèmes religieux mêlés à ceux du lyrisme.

Car le monde sensible existe pour Allard, et c'est à travers ses paysages tant réels qu'affectifs qu'il tentera de trouver le chemin de l'Adorable.

*Vois comme la chanson est prête à jaillir de mes lèvres,
Comme mes mains sont prêtes à se joindre pour toi ;
Comme mes pieds sont prêts à danser d'allégresse !
Ô que vienne cette aurore véritable !*

On le voit tout de suite, l'allusion visionnaire est toujours sur le point de surgir. Et le moyen de rassasier cette grande faim, pensent les mystiques, c'est de mourir. Mais à présent, cette quête semble se tourner vers la joie :

*Ô ma joie, je t'ai conduite par des chemins périlleux,
...Je t'ai aimée, ô ma joie, comme n'aiment que les hommes !*

Puis encore :

*Je verrai descendre de l'immense voûte mélodique
La paix de Dieu sur la ville de lumière.*

Voilà sans doute comment peut vivre un chrétien fervent, hanté de spéculation et déchiré de poésie.

C'est une des fondamentales opérations de l'esprit humain de considérer la connaissance comme une sorte de possession de son objet. Quand il s'agit de l'absolu, cette ambition peut sembler démesurée.

Appartient-il à la connaissance humaine de découvrir la face cachée de cet astre ? Le recours à l'incantation, aux aveux du subconscient, à la révélation pythique, est tentant. André Allard, par endroits, n'est pas loin d'y céder. Et la prière encore, et l'amour encore, ne sont-ce pas les clés miraculeuses de ce domaine spirituel :

*Je suis l'abandonné par le monde vomé.
Où que j'aïlle, mon front se heurte à l'ennemi.
... Voici, je ne sais plus la douceur de la terre.
Il ne me reste plus que ta seule lumière.*

La prise de conscience de cette grande pauvreté humaine peut toucher au désespoir dans un caractère exalté. Au désespoir ou à la révolte. Ces angoisses, ces vertiges sont très présents dans la poésie que nous évoquons. Il n'est pas exclu que l'appelé du Seigneur se prenne à bafouer un Dieu qui tarde à se prononcer.

Nous verrons que cette tentative de rupture tourne souvent à la dérision du philosophe tandis qu'elle confirme le poète dans ses moyens sacrés de possession. Par après, la jonction se refait avec une lenteur presque charnelle entre une poésie assez comblée et la dialectique qui semble (mais n'est-ce qu'illusion ?) conforter son approche. Nulle surprise que ce conflit soit au centre même du drame. Pour Allard l'Olivier, certes, ce n'est pas la poésie qui prend cette figure mystérieuse et surnaturelle, mais bien l'objet de son aspiration. Par là même on pourrait parler de conflit amoureux. Un Raymond Lulle l'avait pressenti. Et l'azur effrayant de la certitude absolue serait-il supportable sans ces altercations ?

Car la démarche ne s'accomplit qu'en fonction de ses tourments, même si elle connaît ses paliers de délices. Et c'est la merveille et c'est la récompense de convertir en sèves, en fleurs, en fruits ce qui vécut si douloureusement dans les ténèbres.

La revendication fut énergique. Elle s'exprima parfois nommément pour les trésors terrestres :

*Tout cet amour humain qui gonfle ma poitrine
Je veux qu'il soit sauvé, qu'il ne se perde pas
Comme une eau qui s'écoule et s'en va sans éclat,
Stagner dans un désert où règne la famine.*

*Il faut qu'il soit reçu, cet amour qui me mine,
Qu'un ange du Seigneur le prenne dans ses bras
Et que tout battement des humbles cœurs d'en bas
Retentisse à jamais dans l'Arche cristalline.*

Mais ce qui est revendiqué continue, élargit le psaume du poète qui aboutit sans tarder à l'exigence infinie. La poésie rejoint alors la nature de l'oraison.

Viennent les émotions, les angoisses, les incertitudes, les doutes, les amertumes, tout comme les enthousiasmes et les fêtes du cœur. Et l'esprit sera conduit à ses inéluctables conquêtes. On ne sait encore si ces promesses seront tenues. Du moins, elles seront exigées.

Les voies de la poésie maintenues dans leur percée peuvent conduire aux illuminations souhaitées. Certains versets du « Cantique de la joie » en apportent le témoignage :

*En vrai, depuis le jour où la foudre
En frappant les hautes terres, s'est révélée,
Nous voyons, ô compagnon de route,
Nous sommes des torches pour une gloire surhumaine !*

L'extase ici se trouverait presque comblée. Peut-on parler d'un élan créateur ? Et que cacherait cette appellation « incontrôlée » : élan créateur, sinon un véritable essor d'être... Se prouver par ses créations qu'on est.

Dans une telle perspective, c'est par excellence le Créateur qui serait fondé à ne pas créer, puisqu'il est souverainement : Je suis celui qui suis. Ne poussons pas plus loin le paradoxe puisque les créatures persistent à créer. Se peut-il qu'elles doutent de leur existence et qu'elles aient souci de se confirmer par des créations ? On pourrait alléguer au contraire que nos « créations » n'ont d'autre dessein que de répondre à l'« Être ». Et cette ambition infinie est le sel de la terre. Oserait-on aller à la rencontre d'un sentiment qui n'est formulé que par éclairs dans les strophes d'Allard ? Mais c'est toujours à bon propos que son verbe trouve son plus haut épanouissement quand il exprime ses plus hautes ferveurs.

Et un vent printanier souffle alors sur ces moissons austères :

*Ô ma joie, que ton rire résonne à mon oreille
Que ta main se pose sur mon front
Car une force sommeille encore, mais à l'aube
Elle explosera dans le silence...*

Instants de fusion entre le mot et l'idée, l'un et l'autre s'accomplissent dans une réunion qui les investit mutuellement de beauté, de véracité.

C'est la passion qui ouvre les pierres du savoir, c'est elle qui prie, qui somme, qui frappe et qui obtient. Mais elle aussi est tenue de manier l'outil, l'outil qui fouille, l'outil connaisseur de la matière, et de le manier en maître. Le pouvoir de communication est à ce prix :

*C'est pourquoi j'écris ces mots,
Ces mots des déserts de la terre
... Voici les mots recueillis ce matin.
Ils palpitent dans le silence.*

Cependant, l'heure de possession n'est pas refusée à cette ardente aspiration et le poète sait le chanter sur un ton qui appelle tout autant l'image de la femme, la compagne accomplie que cette Plénitude parfois accorde :

*Hier au faite des désastres
Je me mourais d'avoir connu
Que j'étais seul, mortel et nu
Mais en ce jour où la clémence
Consent à couvrir la rigueur,
Je trouve la paix de la terre,
Ma récompense et mon pardon.*

Et sans doute dans cette œuvre, la distance qui existe entre le mouvement inopiné de l'imagination et l'acte apparemment concerté de l'intelligence paraît considérable. S'il est des moments où l'élan peut la franchir, la distance ne tarde pas à renaître et il incombe derechef à la poésie de conjurer cet espace par un de ses liens qui sont ses inventions profondes. Dès lors, il appartient à cet art de toucher par des moyens poétiques une lumière qui finit toujours par se refuser aux entreprises du raisonnement. N'est-ce point cette démarche qu'Odilon-Jean Périer osait qualifier de : la vertu par le chant ?

*Car de rauques vois disent la démence
De l'esprit fixée que l'enfer attend
Et se nomme au sein du désert immense.*

Cette impulsion de dépassement renouvelée comme le rythme d'une marée et jamais satisfaite, ne heurte aux limites de la créature. Allard donnerait le nom de poésie à ce choc de l'être aux murailles de l'infini.

Soit que l'offrande fût agréée, soit que l'âme accède à l'un de ces paliers d'où elle peut reprendre un second souffle :

*Mes larmes !...
Voici votre ramage heureux, doux oiseaux de lumière,
Hirondelles précises, mésanges délicates
Où vous retrouverai-je
Étincelles d'une suprême rencontre ?*

Mais cette révélation ne peut durer :

*Le monde a perdu son visage
Il est assis dans les sables du temps
Comme un colosse antique et acéphale.*

Et le dialogue réussira-t-il à s'établir entre créateur et créé ? Qui répondra ?

Cependant, le langage du drame s'insère dans une confrontation qui est toute la hauteur spirituelle :

Sache donc que cette ignorance qui est ton tourment est aussi le remède qui en guérit. Elle vient de ta sagacité : Bienheureux es-tu, toi qui sais que tu ignores. À toi les ténèbres, les clameurs et les déchirements. Les dieux qui dorment ne savent pas quel cri, ton cri, perce l'espace et les perfore par le flanc.

Les voix de Job et de Prométhée ne soufflent-elles pas de la même haleine ?

Si la pensée d'André Allard l'Olivier se soumet à toutes les contraintes d'une discipline audacieuse mais ascétique quand il aborde le domaine de la philosophie, toute sa poésie, au contraire, s'élance dans un profond territoire de libération.

La rencontre de Dieu demeure le suprême dessein. Mais ici, le domaine affectif s'épanouit dans les plus impétueuses liturgies du verbe. Ne s'agit-il pas d'aller à cette rencontre dans l'immensité de soi-même ?

NORGE

LA PRIÈRE DU SOIR

Lorsque les légions étincelantes et innombrables sortirent des toutes-puissantes Mains, Dieu montra à ses Anges le monde d'en-bas, le monde des choses visibles, avec ses astres, ses terres, ses créatures selon leurs espèces, – et au milieu d'elles, à l'image et à la ressemblance de Lui-même, l'Homme, seul et nu, Adam Qâdmon.

Ce fut *la Connaissance du soir* ; et, quand elle fut accomplie, la nuit vint, temps des épreuves ; et donc les Anges furent éprouvés. Ce n'est pas que Dieu eût à savoir ce que pesait chacun d'eux dans la balance de l'Éternité ; qu'aurait-Il pu connaître qu'Il ne connût déjà ? Mais il fallait que chaque Ange connût son propre poids, fixé exactement par la liberté de son Acte ; et cela ne peut se faire que dans *une certaine nuit*.

Dieu leur montra la Forme de l'Homme, qu'Il devait un jour revêtir, afin que l'Œuvre fût consommée. Et Dieu commanda aux Anges qu'ils adorassent cette Forme, parce que c'est l'obéissance qui éprouve l'aloi de la liberté. Et ils obéirent tous, sauf Iblis et quelques-uns.

Iblis dit : Tu ne peux vouloir, ô mon Seigneur ! que j'adore cette Forme terrestre, car c'est à Toi seul qu'appartiennent la Puissance et la Gloire. Je ne plierai donc pas le genou. Ainsi, il n'obéit point, par un amour déréglé, qui était d'abord un amour de lui-même. Tel fut son Acte libre ; et il fut reprimé, lui et quelques-uns.

Alors l'aube indicible se leva, et il fut accordé aux Anges fidèles de voir toutes choses et eux-mêmes dans le Logos divin, qui est le cristal incréé aux innombrables facettes ; et ce fut *la Connaissance du matin*, qui est surnaturelle et béatifiante.

Moi, quand je me veux poète, accomplissant ce que je peux selon la mesure qui m'a été impartie, je me souviens du Face-à-face nocturne, et je tremble ; car j'ignore mon poids, et je ne sais rien de la Connaissance du matin. Mais, parfois, je façonne un objet dans lequel j'enferme un fragment de ma débile connaissance ; et toujours j'essaie que l'œil de mon cœur soit invariablement dirigé vers Toi, Réalité absolue, même si cet œil ne s'entrouvre qu'en de rares instants, comme l'œil d'un enfant qui vient de naître ; car je nais à nouveau à chaque instant.

Et puis, au soir de la vie, après que l'on a roulé comme un homme ivre, qui heurte un mur, et un autre encore, et revient au premier (mais il avance, pourtant, cet ivrogne, dans la voie ténébreuse où il est engagé), quel nom meilleur donner à ces choses écrites, et qui sont futiles, même si à l'une ou l'autre reste accroché tel rayon de lumière, – quel nom donner, si ce n'est celui de la connaissance du soir ?

Tu le vois, mon Dieu, déjà je me redresse et tâche de mettre un peu d'ordre dans mes petites affaires ; et pour que ce peu puisse être fait, un peu de temps encore je te demande ; car je n'ai pas fini, et je ne suis pas prêt. Exauce donc ma prière du soir, et chasse de mon cœur et la crainte servile et l'orgueilleuse présomption ! – Entre la Foi qui m'anime et la Charité à laquelle j'aspire, je ne veux que la seule Espérance.

(1979)

STANCES DE L'IGNORANCE SAGACE

Prélude

Ceux qui, bien que n'ayant pas de Maître visible, sont cependant initiés, relèvent d'un Maître invisible dont le *Coran* dit que, plus grand que Moïse, il fut le Maître de Moïse (XII, 64 à 81). Et le Maître qui détient la science la plus haute, la science de ceux qui sont « auprès de Moi », est le Vert, *al-Khidr*. Il donne les eaux de la vie et de l'immortalité. Il est le Maître de ceux qui n'en ont pas, les *Afrád*, les solitaires.

Son nom chrétien est bien connu, encore que trop de chrétiens ignorent sa divine Personne. Le Vert, le *Khidr*, est l'unité du Père et du Verbe, son Fils ; Il est l'Esprit-Saint car, éternellement, le Père engendre son Fils et, éternellement, le Fils revient au Père ; et de ce double mouvement procède l'Esprit.

Mystérieuse gravitation incréée d'où viennent toutes choses ! Car tu es, ô Saint-Esprit, le Vivificateur.

I

Lorsqu'il se demande ce qu'il est, d'où il vient, où il va ; lorsqu'il a pris conscience du caractère énigmatique du monde ; lorsque, fait pour connaître, il se constate dans l'ignorance et que cette ignorance l'accable ; alors il s'assigne comme but la recherche de la vérité.

Il ignore, mais n'accepte pas d'ignorer. Pourquoi donc, fait pour connaître, est-il dans l'ignorance ? Voilà ce qu'il ignore encore et qui achève de l'accabler. Car il n'est pas comme le bœuf dans son pré, qui rumine et contemple l'horizon de ses yeux opaques ; l'homme que je dis sait qu'il ne sait pas, et il défaille de le savoir.

Quelqu'un dit : « savoir, c'est savoir qu'on sait. » Mais ce n'est là que le quart du mystère du savoir et de l'ignorance ; car je puis savoir et le savoir, et je puis ne pas savoir et ne pas le savoir, comme le bœuf aux yeux opaques qui rumine dans son pré ; et je puis encore ne pas savoir et le savoir, comme l'homme qui défaille à cause de son ignorance, et savoir et ne pas le savoir comme celui qui a su mais qui a oublié.

Celui-là, qu'il travaille à se souvenir ! Celui qui sait et ne sait pas qu'il sait et celui qui ne sait pas et sait qu'il ne sait pas sont un seul et même personnage, Janus bifront, perdu sur la plage immense qui ourle d'or l'Éternité.

Sache donc que cette ignorance, qui est ta souffrance, est aussi le remède qui en guérit ; elle vient de ta sagacité. Bienheureux es-tu, toi qui sais que tu ignores ! À toi les ténèbres, à toi les clameurs, à toi les déchirements ! Les dieux qui dorment ne savent pas quel cri, ton cri, perce l'espace et les perfore par le flanc.

Cette part, ne peuvent te la ravir ni *ceux qui festoient dans le désordre, qui mangent sans crainte et ne songent qu'à se nourrir eux-mêmes*, ni *les arbres d'automne, deux fois morts et sans racines*, ni *les vagues furieuses de la mer, qui jettent l'écume de leur honte*, ni *les astres errants auxquels un tourbillon de tempête est réservé pour l'éternité*.

II

Pauvre enfant qui as beaucoup lu, tu es gonflé d'un savoir qui consterne. À quelles sources n'as-tu pas bu ? À toutes, je le crains, et même aux plus boueuses ; et tu ne sais rien de ce que tu devrais savoir ! Tu ne sais pas ce que tu es. Tu es à la recherche de toi-même ; tu souffres, et tu es seul, et tu demandes pourquoi la loi qui te régit est une loi de douleur.

L'ignorance est le mal, la connaissance est le remède. C'est parce que tu sais que tu ignores que déjà te voilà sauvé. Éveille-toi ! Lève-toi ! Tu en sais déjà long si tu sais que tu ignores, et tu es déjà riche si tu défailles d'ignorer. Lève-toi, paralytique, et marche ! Porte ton grabat sur ton dos !

Il est bon pour toi de souffrir si tu souffres des ténèbres ; cette souffrance va faire de toi l'inventeur de toutes les clartés. Cherche la vérité, et elle seulement, et répète après moi qu'elle est la bienvenue, si elle apaise, et qu'elle est la bienvenue encore si elle est Méduse et si elle doit te pétrifier.

Tu dois courir ce risque, si tu veux vaincre et ravir les trésors que gardent les Niebelungen. Sans illusion, mais sans jactance, sans orgueil, mais sans fausse humilité, loin du monde et de ses bruits, comptant pour rien le fatras d'opinions qui t'encombre, force la connaissance, étant fait pour connaître, et appelle la vérité, quel que soit le visage qu'elle doit te réserver.

Détourne-toi de ceux qui disent qu'il faut manger et qui montrent leur ventre. La faim est une misère, mais pourquoi en ferais-tu une théorie ? Ce pain si nécessaire, gagne-le, mendie-le ou, au besoin, le vole, et fais ce que tu dois sans oublier jamais que, vide ou plein, le ventre est toujours le ventre et que l'ignorance est toujours la même, que le ventre soit vide ou plein.

III

Moi qui te parle, Lysis, sur mon âme ! J'ai reçu l'enseignement sacré de celui qu'on nomme le Verdoyant : il marche à grands pas dans les espaces spirituels, à la recherche des orphelins et des égarés, ayant lui-même été instruit de la science qui est auprès d'Allah.

Celui que je dis m'a frappé au cœur, et il m'a dépouillé de ma suffisance ; il m'a révélé ce qui est et ce qui n'est pas, m'identifiant au rayon de lumière qu'il est impossible de voir sans rendre l'esprit. Et j'ai connu la mort dans l'insoutenable splendeur de l'existence éternelle.

Plus rien n'était, que l'Existence même, qui emplissait à ras bord les siècles en anneau et tous les réceptacles, du zénith au nadir. Moi, cependant, je subsistais, ayant cessé d'être, et je considérai avec effroi le gouffre ouvert devant moi.

Mais Celui-là même qui m'ôta la vie et m'abandonna aux rives du non-être permit que je connusse la vie qu'Il donne de sa main. Et depuis que j'ai trempé mes lèvres dans cette coupe, je connais mon Maître, qui est comme une rose, cloué sur une croix.

L'esprit verdoyant procède de lui et donne la vie à ceux qui ont perdu le souffle : il console l'orphelin et ramène l'égaré. C'est Lui qui dispense ici-bas toute clémence et toute rigueur, toute grâce et toute justice ; et depuis qu'il m'a visité, j'apprends humblement à vivre dans l'ombre de sa beauté.

Gloire à Lui ! Il m'a ôté l'existence et il me l'a rendue, me renvoyant dans le monde pour apprendre à devenir un homme, sachant que la mesure de l'homme n'est ni Dieu sans le monde ni le monde sans Dieu, mais Dieu dans le monde et le monde en Dieu.

IV

J'ose ainsi te parler, sachant qui tu es, mon fils, mon petit frère, mon ami aux yeux pleins de larmes ! Tu es un enfant de l'étonnement, un enfant de la stupeur. Un jour, tu as regardé tes mains monstrueuses offertes à ton épouvante et tu as crié dans la nuit pour savoir qui tu étais. Mais personne n'était là pour te répondre.

Tu t'étonnes d'être et tu le dis, et tu tournes ton visage aux quatre points cardinaux du désert où tu cherches ta route ; car ceux-là que tu crois existent à peine ; encore un peu et ils ne seront plus, n'ayant pu capter l'instant éternel dans un grand et immobile mouvement de stupeur.

Vois donc ce qu'ils admirent ! Des machines qui font des images, des hommes comme des femmes, des femmes comme des bêtes, des ombres qui parfois laissent errer leurs regards, la nuit, sur les étoiles du ciel. Alors une crainte révérentielle semble s'emparer d'eux, et ils s'interrogent, parlant toutes les langues, mais leurs paroles s'envolent, et ils ne se comprennent pas.

C'est pourquoi, bientôt, tout s'achèvera dans la violence et dans les hurlements annonciateurs du néant où doivent retourner les êtres qui en viennent. Ce peu de vie se hâte vers la mort, dont, déjà, elle se distingue à peine.

L'étonnement qui compte, mon fils, mon petit frère, mon ami aux yeux pleins de larmes, c'est celui qu'inspirent l'être et sa nudité. Soudain tu t'alarmes, tu regardes tes mains, la peur s'empare de toi. Alors tu trembles sur ta base, et comme la chair vive émerge à l'air sous le couteau qui la violente, tu émerges à la nuit spirituelle, tu vas naître, mon fils, dans une grande et muette clameur de stupeur.

Sache bien qui tu es, rassasie-toi de le savoir, enivre-toi de ta vision, jusqu'au désespoir. Ce commencement ne chasse aucune innocence, fortifie-toi de le comprendre ! Tout être qui dit « moi ! » est un être coupable, coupable d'être un « moi » et d'ignorer pourquoi.

Un désir violent trouble les eaux, une attraction intense te déchire, te dénude, te laisse comme un oiseau blessé sur les plages éternelles. Mais sois patient, mon fils, tu apprendras bientôt le secret indicible : tu recevras une pierre blanche où sera écrit ton nom. Et nul ne le saura que toi, qui la tiendras dans ta main que le bonheur fera trembler.

Et maintenant, debout ! Ceins tes reins ! Et, dans ce que tu entreprends de faire, montre l'extrême résolution des forts. Garde les yeux ouverts avec une attention toujours nouvelle, et laisse, s'il le faut, la terreur te gagner. Car ce combat est redoutable, Lysis, et le vertige gagne promptement celui qui s'aventure au centre de l'espace et du temps.

Au centre de l'espace, ce lieu que toi seul occupes, et au centre du temps, cet instant où tu te rassembles avec une énergie sauvage afin que celui qui, en toi, connaît le monde et toi-même – toi dans le monde, le monde en toi – apparaisse enfin comme un gigantesque soleil.

Et abandonne ce monde, mon fils, mon petit frère, mon enfant aux yeux pleins de larmes, ce monde de tumultes, de fureurs et de cris, et qui ne comprend pas que l'ignorance est une misère et que pour les bénis qui endurent cette misère, la vérité est le bien parfait dans la possession duquel il importe suprêmement d'entrer.

Ne cherchent la vérité que ceux que l'amour de la vérité anime et enflamme et qui, du fond de leurs ténèbres pathétiques, vont à elle comme les biches altérées vont à la source qu'elles devinent dans la nuit.

Mais ceux que l'amour de la vérité anime et enflamme, ô mon fils, ô mon petit frère, ô mon ami aux yeux pleins de larmes, ceux qui se lèvent la nuit pour boire l'eau vive de la vérité, ils sauront, ayant longtemps marché dans le désert, que l'amour de la vérité conduit à la vérité de l'amour.

POÈMES PERDUS ET RETROUVÉS

SUITE MAJEURE

À la mémoire d'Émile Mazy

1

Je n'ai pas cette demeure
Fraîcheur des dalles, icône noire
Que m'avait promise un grand saint ;

Je n'ai plus cette vision
Nocturne, des toits d'ardoise
Ni la chute des gouttes d'eau ;

Je ne t'ai plus, toi de ma rive,
Vaisseau qui coule, astre qui meurt
Dans la lumière permanente :

Spire de feu qui se résorbe,
Ô toi que bonde l'évidence
Tu meurs au silence ponctuel.

Chaque jour je mendie mon pain
Vêtu d'une tunique pourpre,
Le soir je compte mes os ;

Et ce Dieu qui dort ne sait pas
Quel cri mon cri, perce l'espace
Et le perfore par les flancs.

2

Campagnes mortelles, risibles !
Près de mon Styx j'ai planté
Des arbres de marbre et d'onyx
Et point de fruits n'y ont poussé.

J'ai trop parlé d'une lumière
Reflet d'opale boréale

Puisqu'a jailli la térébrante
Morte clarté des cirques noirs.

Or le silence enjambrera
D'une arche de métal rigide
Le gouffre où les anges seront
Des cohortes de peur sur l'écume du songe

3

Les trop debout ont caché le soleil
Leurs ombres ont souillé la terre.

Voici que le juge est passé
Je n'avais rien que ma présence
Une larme au fond des yeux
Et les doigts crispés un peu
Comme les hommes de prière ;
Puis j'ai clos mes lâches prunelles
Et bavé sur les mains du temps.

Vide, bruissante, toujours vaine
Quête insensée, reprise toujours :
Une Isis perdue sur la berge lointaine
Pleure son frère le héros.
« Ô mon frère, ô mon ami, ô mon compagnon très tendre,
Quand reviendras-tu dans notre maison ?
Je suis seule, je pleure, et les grands arbres bruissent
Comme ils bruissaient jadis lorsque tu étais près de moi.
Je ferai pour tes blessures un baume
Et je guérirai ta douleur
Et nous resterons toujours ensemble
Dans le pays où j'ai grandi près de toi. »

Enfant frêle dans le murmure
Gigantesque de tous les temps.

4

Je suis perdu dans le silence
Et en moi-même ramassé ;

Fruit d'une entraille plus qu'inerte
Je vois les astres tourner.
Dans une céleste fêlure
Un voilier passe lentement :
Ô doux sillage des planètes !
Mais j'ai volé le ventre d'une catin
Et mon front porte la meurtrissure
D'un père que je ne connais pas.

5

Je t'achèterai de mes larmes
Je t'achèterai de mon sang
Repos de Vérité, citadelle perfide !
J'ai miné savamment l'avenue de ma chance,
J'ai noirci le vélin du hasard, j'ai omis
De baiser les amis de mon errante race,
Et j'ai trompé celui qui dirige le cœur
Magnétique qui bat dans les pulpes du globe.

Au bout de ce chemin, vous qui m'aimez,
Vous trouverez le sel d'une sagesse
Répandue à foison sur des fleurs de papier.

Silence tout à coup !
Le monde s'environne encore,
Les hommes ne sont pas en prison,
Les murs sont blancs, ma raison froide,
Ma main marbrée repose encore
Monstre dompté pour la parade.
La musique est tombée en pluie,
Et la terre l'a bue au calice des anges :
Je reste le noyau d'une gangue d'ardeur ;
Mais quand j'aurai franchi l'arche de mon silence,
Vous qui ne serez plus, ayez pitié de moi !
Car si je pars ce soir comme un lâche,
Voleur de mon esprit, pillard de ma vertu,
Ce sera comme une comète énorme qui heurtera le monde.
Ne l'avez-vous pas dit ?

Le monde ce matin a perdu son visage,
 Il est assis dans les sables du temps
 Comme un colosse antique et acéphale.
 Je n'ai plus un seul espoir
 Ni de vivre ni de mourir
 Ni de t'offrir, ô mon esprit
 Un balthazar de fraîches hontes.

Mère gigogne des remords
 Plus que chéris et des souffrances
 Et des amours et des dolences
 Des extases et des ferveurs,
 Tu as disparu comme une gratitude
 Comme l'espoir au lendemain
 Des Babels magnifiques, des prières
 Des innocences et des enivrements.

Je suis le convive attardé
 Qui s'éveille dans la salle vide,
 Et j'ai senti le poids de ma main
 Sur ma poitrine ;
 Je suis le convive sans espoir
 Et l'amphitryon de moi-même :
 Je suis devant moi-même, ô face d'épouvante !
 Et pour l'éternité.

J'ai arraché la perle des abîmes, je suis monté
 Comme un ballon près des aigles moroses :
 J'ai fait de mon front un airain
 Puis une boue, puis une torche,
 J'ai crevé dix chevaux en un seul de mes jours.

Mes amis ont fermé la porte de l'auberge,
 Mes amis boivent du vin ;
 Ô mes amis, vos voix sont dans ma tête
 Comme des veuves devant les mots en croix.

Où se joue mon destin, je me résorbe
Et rentre en moi comme un parfum.

8

Tu es le regard clos qui ne recherche plus,
Par-delà les cadavres des villes,
Par-delà les nouveau-nés,
Par-delà la magie qui nous a transportés,

Tu es le ventre droit qui ignore sa tête
Ronde comme un boulet de temps ;
Tu es la fleur bénie qui se nomme évidence,
Tu planes dans les cieux que renferme ton front.

Tu es et tu n'es pas, tu bus l'onde des ans,
Le monde s'est tassé au fond de ta prunelle ;
Tu es la main posée sur ton genou, tu es
Le nombril d'où s'élève la fumée de nos cendres.

Forcé de te fixer, ô toi que je refuse,
Je crache sur ton front trop pur, sur tes yeux clos,
Et je déchire ma main de chair
Pour te couvrir mon de sang.

SUITE MINEURE

1

L'horizon monte comme un cri
La mort s'abat comme une honte
Ici pleurent les mots anciens ;
Mais nous ne savons plus entendre
Et nous ne savons plus parler.

Quand les amis des routes blanches
Des routes qui enchaînent les contrées
Reposeront, folle incertaine,
Où sommeilleras-tu, frêle beauté ?

Nous avons un château de lune
Un parc apprêté pour toi ;
Mais tu préfères ta demeure obscure,
Et dans le temple marbre et or
Nous sommes les inconsolables.

Tandis que gire la désorbitée
Sèche comme un cœur solitaire,
Les senteurs mauves de la fin
Se tassent au pied des ormes sombres.

Là stagnent des nappes funèbres,
Des lacs où rêvent des dragons.

2

Cœur minéral, tête de roc,
Rhinocéros des forêts incertaines !
Ton crâne, bulbe ténébreux
Est rond comme est ronde la mort.

Mes bras sont des bras de lutteur
Mes jambes de torsos colonnes
Ma bouche est un puits de silence
Et l'oiseau de l'éternité
Agonise sans connaissance.

Te voici encore devant moi !
Moi qui suis l'enfant des lumières
De l'Occident que tes pareils
Pressent en un paquet de cendres !
Moi qui suis l'enfant des clartés
Pour le combat je me redresse,
Mes yeux parcourent l'horizon
Je veux abattre ta science.

Ce combat est un combat de rêve,
Le ralenti des profondeurs,
Explosion sans bruit, combustion sans chaleur :
Je frappe une hydre renaissante.

Ô maître des magies aux jours de pauvreté,
Marches-tu sur les eaux, traverses-tu les airs ?
Tu construis des cités gandharva des nuages ;
Et les brûlantes filles déchirées
Avec leurs seins debout, mes amoureuses,
Celles des forêts, celles des champs
Verdissent dans les marais nitreux
Près des monts de bitume où s'éteignent les souffles.

3

J'ai parlé d'une voix de silence,
J'ai forcé un mystère oublié,
J'ai dit l'antique science.

Je ne veux plus compter mes larmes
Ni les rosées, ni les terreurs ;
Je fais ma tâche quotidienne.

Un bateau vogue démâté,
Lourdeurs des fronts, sueurs d'angoisses,
Gagne les pôles souverains.

Les bancs sablonneux ont usé sa carcasse,
Les pluies ont fait pourrir le bois de l'entrepont.
Règne de froid, folie cruelle !

Belles-de-jour, belles-de-nuit,
Parures d'une Europe frileuse,
Rendez vos âmes merveilleuses.

4

Ô frêle tu serais, opale du ponant,
Près de nous, tes amis des campagnes rêveuses ;
Je poserais des fleurs au seuil de ton logis,
L'abîme où seraient tes pieds,
Le ciel où serait ta tête.

NUL NE PEUT DIRE

1

Quel Dieu armera ma bouche
Quel Dieu armera ma main ?
Quels mots te trahiront, Silence ?
Maisons, Princes, Amis, une pensée
Vous écrase, comme un œil immense.

Nul ne peut dire ce que je veux dire
Nul ne sait d'où je reviens.

Au midi des extinctions
Centre de l'indicible Cible
Seul devant ce qui le suscite
Qui le projette, qui l'absorbe,
Le Conquérant.

Tête tranchée, couronnée de néant,
Ô abandon, ô solitude !

Blessure pulsante, cœur béant,
Cœur travaillé, aurolé d'absence,
L'espace est riche comme un feu
Et comme les clartés sans cause.
Qui donnera la vie à ce qui ne fut pas ?

Ô mort ! C'est ainsi que l'on quitte la terre,
Vivant de l'Œil éternité.

Monde candide, monde durci
Irréductible (dans une chair molle
Calcul qu'on ne peut évacuer)
Voici que tu portes les hommes
Images peintes sur velours.

Je ne connais pas le chemin,
 S'il monte ou descend, je l'ignore,
 Ma douleur fut d'une éternité
 Ma blessure de flamme éternelle.
 Je ne connais pas le chemin
 J'y fus conduit dans l'ignorance
 Et ne saurais dire comment
 On en revient dans la stupeur.
 Cela est un aveuglement
 Une fulguration, un déchirement extraordinaire,
 Une révélation authentique, comme quand on se réveille tout à coup :
 Je me souviens, je me souviens
 Voici la toujours présente
 Primordiale science, piège féroce et divin,
 Je me souviens, je me souviens,
 C'est l'inoubliable Origine,
 C'est ce qui n'a pas de nom,
 C'est ce que chantent les planètes !

Nous flottons comme des bouchons
 Sur les flots de la mer éternelle
 Nous ne savons ni la profondeur,
 Ni l'azur, ni l'étendue liquide.
 Nous flottons comme des bouchons
 Mi-dedans, mi-dehors, sans force, misérables ;
 Nous n'avons qu'un moignon de cœur
 Et qu'un tronçon d'intelligence.
 Ô Moïse sauvé des eaux !
 Et qui vis ton Dieu face à face,
 Celui qui Est et qui le dit,
 Tu as pleuré pour contempler la terre promise !
 Et nous qui avons maintes fois, fermant les yeux,
 Reçu la parole suprême,
 Le Pain de Vie, le Pain des Cieux,
 Sur notre langue, – nous avons perdu notre route.

Nous avons campé comme des bohémiens,

Nous avons été avarés de nos larmes,
Nous avons gardé nos paupières sèches,
Nos lèvres pincées, nos cœurs endurcis,
Et nous avons fait fi de l'offrande.

4

Ô toi qui remonte le chemin
Toi que meut l'appétit des choses divines
Toi qui sais le sel de la vie
Et la fadeur de ce qui ne vient point des anges,
Toi qui as vu le miracle et l'as supporté,
Ô mon frère ! Ce n'est point tant de parler,
Ni tant d'écrire, ni tant de te polir les ongles ;
Mais il faut apprendre la mort,
Ô mon frère qui monte vers la lumière !

NI OMBRE NI CONTOUR

Ni ombre ni contour
En face des fantômes
Qui peuplent les royaumes
Qu'absorbe ton Amour.

Seigneur qui tant existe
Que je n'existe pas
Fais grâce à l'ici-bas
Si même il Te résiste !

Car je ne suis point mûr
Pour m'ôter de ce monde
Encore qu'une seconde
J'en vis le néant sûr.

RIEN NE DEMEURE QUE TA FACE

Ceux qui naguère m'ont connu
Tandis que j'épuisais les spires de mon angoisse,
Ont dit que j'étais mort parmi les vivants,
Eux-mêmes entassaient leur moisson dans leur grange.

Or moi qui de l'Esprit porte les sept lumières,
Depuis que je fus terrassé,
J'ai accepté
Et j'endurais un midi d'épouvante.

C'était mon lot. Dès que je fus sorti
Des mains du Créateur comme un aigle morose,
Je me suis changé dix fois
Rien que pour le désir de respirer les roses.

Et j'allais mon dur chemin
Vous le savez, Seigneur, cet indicible ;
Et toujours je répétais en moi :
Sache expirer debout pour le parfum des roses !

Sans cesse se défait ce monde qui n'est pas ;
Sans cesse il se refait dans le chant que j'exhale,
Et devant Ton insoutenable Majesté,
J'ose, pour lui, demander grâce.

Pour toute la beauté du monde
Que Ton insoutenable Majesté,
En un instant efface
Car rien n'existe que Ta face,
Ô Éternité !

CHANT DE L'UNITÉ

À Georges Sion

Très loin dans les pulpes du temps brille une lumière :
Ô Unité ! Je me suis donné à toi.
Mes doigts avides, mes doigts gauches, mes doigts faibles,
Cueillent des fleurs, des branches pour toi.
Ô Unité ! Comment te renierais-je ?
Tu es le fondement de ma vie, tu es ma beauté,
Tu es mon bonheur, tu es ma joie, tu es ma force,
Ô Unité ! Je me suis donné à toi.

Lorsqu'au fond de ton Éternité
Tu te manifestas à Toi-même
(Il n'y avait alors ni avant ni après
Rien que l'esprit sur l'eau éternelle et immuable),
Tu Te nommas Toi-même dans un dédoublement
Ô Éternel ! Aussi éternel que Toi-même,
Et dans ce pur miroir d'amour
Tu Te contemples, Te proclames !
Lumière du monde, ô Unité,
Je baisse le visage devant Toi, pour t'adorer,
Et parce que mes yeux redoutent Ton mystère,
Ô Unité, joyau solitaire !

ŒIL D'OR

Au cœur de cette nuit, tu es venue,
Étoile pathétique, étoile solitaire,
Tu es venue jusqu'à nous, et tu dis :
Je brille calmement d'un feu impérissable.

Œil d'or inaperçu des mauvaises misères
Tu es venu soudain comme l'ami dont on désespère :
C'est lui qu'on attendait ; il n'est pas là et tout à coup,
Il rit sur l'autre trottoir, il fait signe dans le soleil !

Les fleurs d'hier sont mortes. Dans la poussière,
Elles gisent : ah ! que nos larmes ont coulé !
Œil d'or inaperçu des mauvaises misères
Tu nous contemples, du haut de ton éternité.

Mi-or et mi-saphir au regard délirant,
Des colonnes translucides montent des océans,
Comme des arbres de vie, ineffables, impassibles :
La roue du temps est une cible,
Nous ferons flèche de tout bois.

THÉOPHANIE

Je ne te laisserai pas sur les routes mauvaises,
Toi qu'emprisonne mon regard,
C'est le mien que tu cherches, très humble et vulnérable
Enfant que j'ai trouvée un jour sur mon chemin.

J'ai pitié de tes yeux qui ne savent mentir,
J'ai pitié de tes mains qui se tendent vers moi,
J'ai pitié de tes pleurs, j'ai pitié de ta voix,
D'une pitié profonde et que je te dérobe.

C'est dit ! Je te défends des neiges, des frimas,
Depuis le temps que tu es mienne !
J'ai pitié de ton cœur et tu ne le sais pas
Je suis le familier des cieux ivres d'étoiles.

Je suis le médiateur, la colonne de feu,
Le tigre dévorant et la colombe chaste,
Je suis vêtu de lys et marche sur les flots,
Je prends d'un geste sûr ta main, ombre tremblante.

J'apaise la rumeur des sauvages forêts,
La lune me sourit qui veille, et le silence
Du village qui dort est une fleur immense
Qui donne à qui le veut le nectar de la paix.

Parce que tu me fis le présent de ton âme
Nous serons consumés par une même flamme
Qui nous fera monter vers l'ardente cité ;
Mais s'il me plaît d'errer dans les déserts arides,

Sables brûlants et océan
Terrible, ivre de soi, qui se chante, terrible,
Tu me suivras encore, toi que j'ai aimée,
Qui est ma proie et qui m'implores.

PRIÈRE

1

Mon Dieu, j'ai tout à l'heure pour toi composé un poème,
Où les mots simples et dépouillés venaient sans que je dusse chercher ;
Je te disais tout ce que le cœur d'un homme peut abriter ;
Mais hélas ! Mon poème s'est perdu dans l'indifférence de la nuit,
Alors qu'une nécessité sans visage ni entrailles
Ma condamnait à la prison que tu sais.
Et maintenant dans le tumulte anonyme où se donne toute la bêtise du monde,
Je recherche ces mots qui me venaient pour Toi.

Écoute, car ces mots ignorent l'artifice,
Ainsi les écrirais-je à un ami ;
Ils ne sont ni savants ni tellement neufs à l'esprit
Qu'on les aborde avec méfiance comme d'inconnus visages ;
Mais au contraire ils sont semblables aux nuages,
De tous les jours et familiers à celui qui est pur.
Ah ! Qu'une ondée de pleurs ruisselle encore,
Afin de les laver et qu'ils soient à nouveau
Nets, et plus éloquents que les ronds galets des rivières :
Ce n'est pas de la littérature qu'il s'agit aujourd'hui de faire,
Mais bien d'exprimer avec la douceur du vent dans le feuillage,
La Peur et le Désespoir qui sont les pièges de la mort.

2

Tant de choses j'ai à te dire, que je sais par où commencer.
Ce chagrin trop longtemps contenu déborde sa mesure ;
Et pourtant une joie aussi grande que ton nom
S'éveille dans un palais perdu comme la princesse du conte.
Peut-être devrais-je te dire que je ne suis pas tranquille avec Toi ;
Et que je sais que cette crainte
Est un péché parmi d'autres péchés ;
Mais comment ma faiblesse pourrait-elle émerger
Des erreurs patiemment amoncélées dans les siècles
Par ceux qui se disaient porteurs de la Clarté ?
Ainsi cent fois rechoit dans l'entonnoir des sables
La fourmi, si nulle main ne l'en aide à sortir :

Ô mon Dieu, penche-toi sur la souffrance des hommes !

3

Mon Dieu, ceux qui m'ont parlé de toi m'ont dit que ton œil était sévère,
Tonnante ta voix, ton cœur jaloux,
Ainsi je n'osais t'adresser ma prière
Et te confier mes tourments.
On m'avait dit aussi que ta volonté exigeante
Et qui avait biffé le monde d'une croix,
Ordonnait qu'on apprît à le quitter dans les souffrances
Ainsi que tu le fis dans un jardin de chez nous ;
Mais comme je tournais les yeux avant que de tout perdre,
Je revis, ô mon Dieu, que le monde est beauté
Et qu'il n'est pas humain d'en nier le témoignage.
Belle est la puissance du soleil
Qui tourne follement comme un gros chien dans le ciel
Pour la vie qui déferle, pour le vent et les nuages...
Et il est doux de se pencher sur son secret pudique
Comme un frère se penche doucement sur sa sœur.
Alors j'ai refusé de croire que tu fusses si cruel,
Et préférant t'imaginer
Je te vis ainsi que te voient les enfants et les images,
Avec de gros sourcils et dans une barbe d'argent
Un merveilleux sourire.

4

Je voudrais que tu fusses ce qu'exige mon cœur
Un Roi puissant et bon, à la sagesse prévoyante,
Qui conçut tout au mieux de la turbulence de ses sujets.
Parfois, te déguisant comme le vieux Haroun-al-Rachid
Qui était juste et qu'on aimait,
Tu visites le monde et les âmes s'éclairent.

Alors que nous serions prêts à endosser notre part de souffrance
Les larmes seraient bonnes, et le rire meilleur ;
Et pour que ton sourire revînt bénir le monde,
Nous saurions retrouver l'antique naïveté,
Nous, dont les yeux connurent le gel de la science,
Et qui ne savons plus comme les chevaliers,
Qui tuaient leurs ennemis dans des combats virils
Conserver un front pur et un regard d'enfant.

Vois comme la chanson est prête à jaillir de mes lèvres,
Comme mes mains sont prêtes à se joindre pour Toi ;
Comme mes pieds sont prêts à danser d'allégresse !
Ô que vienne cette aurore véritable
Qui essuiera nos yeux,
Que vienne le temps où les violets, les pourpres, les bleus
Exploseront dans la blancheur des âmes innocentes !

5

Quand le serpent tordu en cercle
Viendra frotter contre mon esprit, fragile construction d'amour et d'espoir,
Ses annels de folie et de haine,
Les mots pour me sauver ne tourneront plus en rond
Dans un circuit fermé d'où ne jaillit nulle lumière,
Mais ils monteront comme des flèches vers Toi,
Même s'ils doivent retomber sur la terre.

Trinité qui apaise,
Trinité qui rayonne par-delà le renoncement
De la lutte, et des trompettes, et du sang et de la prière,
C'est à Toi seul que je crois.
Aux quatre points cardinaux entre lesquels le monde oscille
Tu désignes le ciel et je me nomme enfin.
Je lève les yeux, là-haut glissent des nuées,
Les blancs nuages sont éclaboussés d'or et d'émeraude,
Et ils passent vers des pays lointains
Que je bénis dans la sérénité de mon cœur.

MOTS POUR UN PETIT VILLAGE

1

J'ai habité jadis un petit village
Acide et de guingois sur un coteau :
Des peupliers alignés, géants des fables,
S'inclinaient puissamment avec un bruit de mer.
Et moi qui suis maintenant chez les fous de l'autre rive,
Certes j'eusse cueilli les fruits
De Ton jardin des quatre points de la rose ;
Mais il fallait que fussent les idoles
Folles, et avec des visages en bois.

Or nul n'avait fait peser sa main sur mon épaule,
Sinon celui au rire franc
Et qui sèche là-bas, poussière des poussières,
Jusqu'au Jour des résurrections ;
Et j'ignorais Ton nom, et j'ignorais Ta gloire,
Et celui qui repose dans une lumière noire,
Il ignorait Ta loi.

Ainsi quand je passais devant Ta maison grise,
Devant Ta pauvre misérable maison,
Je ne comprenais pas cette clarté nuptiale
Qui s'offrait à mes pieds comme un tapis ;
Et le soleil avait beau hurler à tue-tête,
Et des flammes courir sur Ton toit,
Et les oiseaux pépier d'aise,
J'étais celui qui ne comprenait pas.
Absent, je regardais une cheminée ridicule
Un perron mort, des piliers froids,
Car Ta demeure n'était pas riche
D'où fusaient les fulgurants rayons !

Mais Tu comprends, puisque Tu comprends toutes choses
Le regret de mon village, de Ta maison,
Et qu'assoiffé de Ta lumière
Je ne savais qu'inventer des pays,
Des Carthages blanches, et des mers
Où croisaient des nefes balancées par les flots.

Pitié donc pour celui des jours passés
Qu'écrasait un ventre de ténèbres !
Il ignorait le Jugement
Et la splendeur de l'Esprit primordial.

2

Il s'est effondré dans un quelque part atroce,
Le mien village, mais Ta maison
Est demeurée en moi, vestige inaltérable
Au pire de mes égarements.

J'ai tout perdu de cette jeunesse,
Les animaux pimpants que Ta main avait peints,
Les frondaisons, les prés humides du matin,
Les boutons d'or, les midis pleins de poussières
Dansantes, comme des fées dans Ta lumière !

Mais sur Tes plages, où les ombres sont violettes
Et longues jusqu'à l'horizon,
Quand l'océan mugit des louanges terrifiantes,
Je marche vers Toi, n'ayant rien oublié.

PALAIS D'AZUR

Palais d'azur dans l'azur pris,
Démesurés palais célestes
Vous dominez les lieux agrestes
Où nous mêlons larmes et ris.

Vers vous nous élevons nos cris,
Multiplions signes et gestes,
Palais d'azur dans l'azur pris,
Démesurés palais célestes !

Vers vous s'entêtent nos soucis
Car les cieux sont des palimpsestes
Cachant sous les nuages lestes
L'image du vieux paradis,
Palais d'azur dans l'azur pris !

CANTIQUE DE LA JOIE

1

J'avais il n'y a guère enfanté une joie surhumaine
Qui était comme un feu dans le feu de l'Orient,
Une joie plus forte que les clameurs de l'océan,
Une joie à ta mesure, Ô Dieu qui te fis connaître
Une nuit d'épouvante où je naquis.

Et ma joie était de paix et de délices
Elle volait aux cimes des peupliers, elle suivait l'oiseau dans son vol,
La nuit elle était pareille à une vierge qui songe sous les étoiles,
Mais le jour elle était semblable à l'ouragan
Forte comme les clameurs sacrées de l'océan.

Ô joie des hautes collines !
Toi qui disais le Nom de celui qui me fit
Toi qui lisais le livre des campagnes
Et savais les animaux, l'âne et le chien,
L'aigle et le serpent qui rampe sur son ventre,
Et l'histoire du renard, et celles des poissons,
Toi qui me sublimais d'un halo de lumière
Et métamorphosais les pierres du chemin
De sorte qu'ébloui dans l'ardeur du matin
J'imaginai fouler des topazes de gloire,

Pourquoi es-tu partie comme chargée d'offenses ?
Et qu'ai-je fait que je reste tari
Cœur sec, œil fixe, mains pendantes,
Percé d'une douleur qui dévore mes cieux ?

Ô fille de Dieu qui un jour descendis dans ma demeure
Mon cœur est à la mort, mes jours sont désunis,
Et je hais le soleil et je hais les étoiles
Et j'insulte la nuit et les magies de mon enfance.

Une maligne créature m'a soufflé cette amertume,
 Elle m'a dit : « Voici, tout est perdu pour toi
 Tu seras seul dans la maison de ton âme,
 Vide, froide, comme un matin de désolation.
 Il n'y aura plus rien pour enchanter ton rêve,
 Ni la neige, ni la pluie, ni le soleil, ni le ruisseau,
 Ni le rire d'un enfant, ni le chant d'un oiseau
 Tu seras vide et creux, comme une citerne maudite,
 Comme un puits de vanité pour la suite de tes ans.

Vois ! Les villes qui naguère enchantaient tes prunelles,
 Ces fruits d'une pensée éblouissante et enivrée,
 Vois-les descendre dans la mouvance du passé,
 Et s'enfoncer comme des bijoux dans les sables !
 Vois la demeure des élus
 Une lèpre la défigure,
 Son toit s'effrite, ses murs chavirent, se défont ;
 Cela fera demain sur le sol que tu aimes
 Des ruines sur lesquelles nulle larme ne coulera.
 Tes larmes mêmes où ta joie se contemplait naguère
 Comme une fée dans le miroir des eaux
 Tes larmes ne couleront plus, ô homme frappé d'impuissance !
 Dieu s'écarte de toi et ta douleur
 Sera une douleur de gravier et de sable,
 Poussière dérisoire
 Que les hommes fouleront sans remords. »

Nul souffle ne s'est levé
 Entre les noirs piliers du temple,
 Nulle clarté n'est descendue
 Dans le noir jardin du souci.
 Pourtant ! Ai-je détourné mes yeux de l'étoile lointaine,
 Ai-je souillé mes mains à des travaux interdits ?
 J'ai gardé ma langue et ma gorge des breuvages illicites,
 J'ai quitté le compagnon qui ricanait près de moi,
 Car depuis que l'eau sainte a ruisselé sur ma tête
 Je n'ai pas alourdi la dette contractée,
 Mais rassemblant au contraire mon courage et mes forces,

Ouvrier d'un labeur nouveau et choisi
J'ai marché droitement en semant sur ma route
Une à une les parures indues des jours d'iniquité...

...Ô fallacieux contentement
Prélude à la chute suprême
Je te dénonce à l'instant
Où tu me donnes une bouche de mensonge :
Je ne suis qu'un peu de sable
Dans le désert du temps.

4

Dans l'Égypte de mon passé
Pleine de momies sèches aux prunelles béantes,
Dans l'Égypte de mon passé
Luisent des roses ténébreuses,
Des lys plus sombres que la mort.
Entre les hypogées grandioses
Au royaume des enchantements
C'est là que j'ai semé ces germes de démence ;
Et je disais aux amantes stériles
Aux folles accroupies des jardins :
Voici, voici qu'approche l'Innommable,
Il rôde, il rôde autour de nous,
Sa voix est une voix de démence
Sa face est la terreur de la vie,
Sa présence met l'eau de l'angoisse aux jointures des membres,
Les genoux s'entrechoquent, les bras se roidissent d'effroi :
C'est une sphère immense, lourde comme l'univers
C'est une boule qui enfle et mange l'univers
C'est un poids qui écrase la poitrine comme la botte écrase la chenille...

Ô Père, je ne veux pas cela !
Je ne suis pas fait pour cette épouvante,
Viens à mon secours, ô mon Dieu !

5

Prestiges de jadis, fleurs des péchés tragiques,
Des méprises qu'un fleuve de larmes ne change pas,

Vous rapetissez dans la brume lointaine,
Vous vous tassez au fond de l'horizon.
Et vrai, depuis le jour où la foudre
En frappant les hautes tours s'est révélée,
Nous voyons, ô compagnon de route !
Et dans l'embraselement qui monte vers les cieux
Nous fûmes des torches pour une gloire surhumaine.

Fille de Dieu, amoureuse des étoiles,
Toi qui t'ébats dans les fleuves miroitants,
Joie des clameurs de l'océan
Joie des sources, des lacs où se mirent les montagnes,
Penche-toi sur mon front, joie innocente que je veux ;
Car au sein de la douleur, si c'est toi que j'appelle,
Au fond de la pénitence que j'endure sans murmurer
C'est parce que, ô ravissement, tu es le signe de la présence,
Ineffable de Dieu lorsqu'il descend nous visiter.
Ô ma joie, comment te désavouerais-je ?
Et comment renierais-je les parfums dont tu m'as couvert ?
Tes œuvres étincellent devant mes yeux que je ferme,
Mes mains tremblent de t'avoir connue quelque fois.
Et si dans l'étourdissement d'une course trop rapide,
Ô ma joie ! Je t'ai conduite par des chemins périlleux,
Si ton manteau de soleil et de neige brillante
A pu craindre parfois des fanges imprévues ;
À cette heure où je me rassemble avec angoisse
Comme une armée dont les bannières sont dispersées,
Ô ma joie ! Que ton rire résonne à mon oreille
Que ta main se pose sur mon front ;
Car une force sommeille encore, mais à l'aube
Elle explosera dans le silence des lieux environnants,
Et l'eau couvrira les plaines rebelles
L'eau couvrira les domaines de Dieu
Mes larmes couleront pour ma délivrance
Sur ma face marquée de gratitude et tournée vers le pays
Irréel et lointain où au milieu des hommes,
Je t'ai aimée, ô ma joie ! comme n'aiment que les hommes.

GRANDE VILLE

1

De bon matin j'irai par la grande ville
Sonore, avec ses tours translucides dans la lumière,
Ses dômes étincelants où repose l'azur,
Et sur le calme fleuve où le soleil s'éparpille,
Ses ponts blancs et harmonieux où les hommes sont comme des points noirs.

J'irai. Et dans les évidentes rues longues et larges,
Sur chaque pierre le jour posera son baiser ;
Et celle dont les yeux interrogeant les brumes
Femme fixe dans l'ombre mouvante du malheur
Regardera dans les jardins publics,
Parcs aux droites allées plates et ratissées,
S'ébattre les oiseaux de la saison nouvelle.

Ô gazons naissants, faune sylvestres,
Pièces d'eau claire, aux détours des chemins,
Direz-vous l'abandon amoureux des avrils
La robe de printemps, le front de pierre précieuse
Et la lèvre de celle en qui tout s'équilibre ?
Ô toi pour qui ces mots par les paumes se tiennent
Le grand vent a dansé sur la terre que nous aimons,
Et à notre tour nous danserons
Disant des choses très anciennes
Vieilles comme la lune éprise des forêts
Vieilles comme le soleil qui invente les aurores
Vieilles aussi comme la mort
Qui fend le monde en deux avec son glaive de lumière.

2

Ce n'est point que je te craigne, ô mort ! Depuis combien d'années
Ai-je appris à te regarder prunelle dans prunelle ?
Près du château où sommeillait la Belle
Tu fus ma force, ma vertu.
Point d'engloutissement, or sombre de ma jeunesse,

Quel carnage n'as-tu point choisi ?
Quelle ivresse nouvelle aussi
Tandis que je guettais aux avant-postes tragiques ?
Tu passes et n'as point de pitié
Tu laboures les chairs innocentes
Tu bouscules traîtreusement nos jardins
Tu assombris les rêves du matin :
Comment aurais-je confiance,
Ô mort, ô ma science, ô mon péché ?

3

Je vais donc te changer, comme fait l'alchimiste,
Je le puis de mes liens. Écoute, mort funeste.
Tu surgis. T'élevant dans l'éther précis et clair
Tu es une grande créature de lumière lointaine,
L'ombre d'une clarté dans la clarté dernière.
Tout s'irise et tremble autour de toi, tout frémit ;
Au-dessus de la ville qui frissonne
Ton corps s'élève dans le soleil et pâlit.
Ô lumière, blanche lumière qui rit !
Ne brille pas trop tôt sur la Cité que j'aime ;
Semblable à une reine cloîtrée qui songerait
Aux bijoux de jadis dont elle ornait sa chevelure
La terre rêve encore sous les neiges étouffées ;
Et moi, toujours perdu dans la blanche étendue étrangère
Où les pins pétrifiés veillent comme des apparitions,
Je me souviens et j'espère ;
Et dans ma solitude, t'évoquant,
Grande ville accrochée au flanc de l'Occident
Je vois à l'horizon de boue et de poussière
Monter comme des chants tes dômes de lumière.

De bon matin j'irai par la grande ville,
Je foulerai ses gradins de soleil,
Et contemplant ses toits
Mer que fixent les croix
Des cathédrales audacieuses et nues,
Près de la femme en qui s'achève mon désir
Je verrai descendre de l'immense voûte mélodique
Comme une poudre d'or qu'un ange sèmerait :
La paix de Dieu sur la Ville de lumière.

AMOURS TROP HUMAINES

AMOUR

Je ne sais plus ce qu'il faut dire
Seigneur amour, amour seigneur
Je ne sais plus que ton sourire
Seigneur amour dedans ce cœur.

Je ne sais plus les mots des hommes,
Seigneur d'en haut, Seigneur d'en bas,
Ni même plus ce que nous sommes
Sur cette terre où tu t'ébats.

Si j'anticipe sur ton règne
Seigneur qui te meus parmi nous,
C'est parce que mon âme baigne
Dans cet amour qui nous rend fous.

L'AMI

... humani nihil a me alienum puto

Mon âme est seule dans la nuit,
Il y a vous, mon Dieu, mais je ne suis qu'un homme,
Et je trébuche à chaque pas :
Vous suivre est dur, ne le savez-vous pas ?

Mon âme est seule dans le soir,
J'ai recherché l'âme confiante
J'ai recherché le bras de mon ami
Et le sourire de sa face.

J'ai recherché les mots que l'on dit
Les mots posés et pénétrés de sens
Que l'on prononce au nonchaloir du soir
Sous la ramure des grands arbres.

Ô mon ami, qu'il est doux d'être avec toi !
Qu'il est doux de reposer en toi, toi qui es l'autre !
Et toi tu reposes en moi,
En Dieu nous reposons l'un et l'autre.

J'ai recherché l'amour de mon ami,
Sa prudence délicieuse, ses charmes,
J'ai recherché l'abandon des propos
Sages, posés, que l'on dit sous les arbres.

Mon âme est seule dans la nuit,
Et j'ignorais cette souffrance ;
Me voici seul, ainsi que toujours je le fus,
Seul avec mon pouvoir, seul avec ma science.

Mon ami n'est pas venu,
Les hommes se détournent quand je passe,
Ou me jettent un regard de trouble et de soupçon :
Qui ai-je condamné, sortant de ma prison ?

J'ai recherché l'amour de mon ami,
Et la douceur de son épaule,
Et la caresse de ses mains
Et je me suis perdu, Seigneur ! Jusqu'au matin.

Alors à lui votre aube sanctifiante :
Pitié, pardon, pour ces fleurs sans parfum :
J'ai recherché hier de trop sensibles mains
Que n'avaient point blessées les blessures des vôtres.

FILS DE LACÉDÉMONE

Tu n'as pas été bon pour moi
Aurais-je voulu te perdre ?
Je ne voulais que ton amour,
T'offrir à Dieu, comme une agnelle.

Tu n'as pas été bon pour moi,
Tu n'as pas compris mon langage,
Mais tu t'es détourné de moi,
Le rire a changé ton visage.

Tu n'as pas compris mon regard,
Ni ma douleur, ni mes silences,
Pourtant tu es sans cruauté
Et sans malice, âme dormeuse.

Je tiens en mes doigts ton secret
Tu surgis de Lacédémone
Jeune guerrier penché sur moi,
Jeune guerrier qui m'abandonne.

Je m'en retourne vers la nuit
Je quitte le pays funèbre,
Chaste, je veillerai sur toi
Tandis que t'aimera le monde.

Puisses-tu garder ton secret,
Le vide sacré de ta tête,
Et l'harmonie de tes traits,
Et tes scintillantes prunelles !

C'est ta beauté qui m'eut perdu
Si je n'étais beaucoup plus sage
Consacrant au divin carnage
Les prestiges qui m'ont ému.

SOUS LE SOLEIL QUI LA CARESSE

Sous le soleil qui la caresse
La nature est comme tes yeux
Lorsque je suis penché sur eux
Pour y cueillir mon allégresse.

Objets mêlés de ma faiblesse,
Vous bannirai-je de mes cieux ?
Sous le soleil qui la caresse
La nature est comme tes yeux.

Que Dieu jaloux de ma tendresse
Vous consume des mêmes feux,
Que je vous perde toutes deux
Et qu'en Lui ton âme renaisse
Sous le soleil qui la caresse !

VAGUE D'ÉMOI VAGUE

À Colette et Charles Bertin

Sa jupe le vent mollement
La gonfle la saisit la trousse
Long fuseau d'une jambe rousse
Les femmes ont ce soir des jambes d'enfant.

Rousse chevelure trémière
Corsages roses gonflés
Et ces lèvres qui respirent !

Vague d'émoi vague, ô vague désir !
Les femmes s'en vont au plaisir
Et toi tu restes solitaire
Trop sage et calme, ô mon enfant.

Vague d'émoi, vague colombe
Les femmes sont des grappes blondes
Léa la grasse est une blonde
Rousse est Nadia au regard vert.

Toutes les filles d'artifice
Toutes les fleurs d'Occident
Et toutes ces jambes d'enfant,
Voguez, voguez, douces galères.

LA TRISTE AVENTURE

Les amoureuses de jadis
(Filles de joie en pain d'épices !)
Lasses des tristes paradis
Ont déserté notre logis
Pour d'aventureuses délices.

Elles avaient des bras plus frais
Que les levants couleur de rose,
Que les matutinaux palais
De l'Orient sur les forêts
Quand la nuit les métamorphose.

Ô leurs doux yeux, leurs yeux plus doux
Que ceux des gazelles célestes !
Leurs pieds ailés, leurs ronds genoux
Leurs gestes inventés pour nous
Maîtres de leurs beautés funestes !

Cambrioleuses de l'esprit
Pirates nefS carguant leurs voiles,
Elles ont disparu sans bruit
À pas menus, à pas de nuit
Au clignotement des étoiles.

Et nous restons seuls, assez sots,
Assez trahis, dans l'ombre torve,
Plus bêtes que des escargots
Plus ahuris que des pierrots
Barbouillés de pleurs et de morve.

L'hiver prochain pour tout de bon
Nous dirons la triste aventure,
Jongleurs de rimes sous un pont,
Comme des Turcs assis en rond,
Dans la vespérale froidure.

EST-CE UNE OFFENSE

Est-ce une offense à votre amour,
Est-ce un refus de vos caresses ?
Ma joie éclate, mes ivresses
Fusent aux portes d'alentour.

Ah ! Laissez-moi perdre ce jour
À compter mes neuves richesses :
Est-ce une offense à votre amour,
Est-ce un refus de vos caresses ?

Je pleure et chante tour à tour :
Surcroît de fruit de vos tendresses
Si j'imagine des promesses
Pour la terre, notre séjour,
Est-ce une offense à votre amour ?

PETITE SUITE POUR UNE MÉLANCOLIE

1

Est-il encor d'une chanson
Le temps de respirer la rose ?
Voici que la mort te propose
La mort de la morte-saison.

Voici le temps, le temps morose,
Voici que s'est tu le pinson :
Est-il encor d'une chanson
Le temps de respirer la rose ?

Le temps d'aimer une Lison
Et de baiser sa bouche close ?
Quand tout se meurt, qui se dispose
À festoyer en sa maison ?
Est-il encor d'une chanson ?

2

Voici le temps d'esseulement
Le temps des pleurs et des alarmes,
Voici le temps, le temps des larmes
Qui coule intarissablement.

Ah ! pourquoi donc, puisque tout ment
M'avoir promis à tant de charmes ?
Voici le temps d'esseulement
Le temps des pleurs et des alarmes.

Dans le silence qui s'étend
Passent des cortèges de carmes :

Hommes dépouillés de leurs armes
Ils vont étreindre le néant :
Voici le temps d'esseulement.

3

Mon chant se meurt d'être venu
Dans un monde qui n'a plus d'âge
Et ton si doux, si doux visage
S'efface de m'avoir connu.

L'automne creuse le ciel nu
Les bois ont perdu leur feuillage,
Mon chant se meurt d'être venu
Dans un monde qui n'a plus d'âge.

Vaste est la terre où j'ai tenu
Entre mes mains d'enfant trop sage
Un bonheur frère du mirage ;
Et dans le jour mince et ténu
Mon chant se meurt d'être venu.

PAROLES D'AMOUR

Je t'aime, tu es le repos de mon âme,
Je t'aime, tu es celle que mon corps a aimé ;
Je ne dis pas ton nom, mais ma pensée
Te crée dans le silence adorable.

Naguère à tes côtés j'avais reçu la grâce
De dire, nouvel Adam, les signes et les noms
Des bêtes, des forêts, des mers et des campagnes ;
Et aujourd'hui que je suis loin de toi

Je t'offre les bijoux mystiques du silence,
Et l'amertume de mon obscurité :
Je t'offre le parfum de mon obéissance ;

Et ma secrète joie inonde de mes feux
Félicité, parures toujours nouvelles,
La terre ensevelie et l'ombre qui la scelle.

LOINTAINS BONHEURS QUI FURENT MIENS

Tu n'as pas connu ma chanson
Tu ne m'as pas reçu, ma belle !
Et voici que la nuit m'appelle
Et que m'absorbe l'horizon.

Je me rapetisse et me tasse
Je ne suis plus devant tes yeux
Qu'un poète très ennuyeux,
Le trop connu dont on se passe.

Je laisse donc aller mon cœur
Bimillénaire et monotone
Dire le printemps et l'automne
Puisque je sais qu'il est vainqueur.

Pourtant, tu t'en souviens peut-être,
C'était un orient nouveau
C'était le clapotis de l'eau
C'était la pluie à la fenêtre ;

Ta robe qui m'émeut encor
Lorsque le souvenir me poigne
Je la regarde qui s'éloigne
Dans le méticuleux décor

Orange de la vieille ville
Avec ses paisibles détours,
Ses quais herbeux, ses hautes tours
Qui se souviennent de l'An Mille ;

Et de même, je me souviens,
Et je laisse couler mes larmes
Quand je vous ressuscite, charmes,
Lointains bonheurs qui furent miens.

FAUX SERMENTS

Je t'ai donc indûment faite
Maîtresse de ma maison :
Il n'y a qu'une saison
Qu'une joie et qu'une fête.

Or tu as tourné les yeux
Vers les grèves abolies
Où tes défuntes amies
Sans les voir fixent les cieux.

Aurai-je donc deux paroles
Tiendrai-je donc deux propos ?
Face aux mouvances des flots
Si chers aux mortes frivoles

Je suis d'une vérité
Sans seconde et d'une gloire
Et tu ne veux pas me croire
Quand gronde l'éternité !

Voici, la terre s'éveille
Chaque fleur a sa saison
L'oiseau connaît sa chanson
Le coteau connaît sa treille

Et toi source où chaque soir
Je m'enivre de tes songes
Tu accueilles les mensonges
Prémices du désespoir !

Mais je te dis ce mystère
Que j'accepte le destin
De ne vivre qu'un matin
Pourvu qu'il te soit lumière.

JOIES DE PRINTEMPS DE MON AMOUR

J'ai regardé autour de moi
Je n'ai vu que douleurs et larmes,
J'ai regardé au fond de moi
Et n'ai vu que mon amertume.

Pourtant, pourtant, je me souviens,
Du temps des sources mélodiques
J'eus le triomphe d'un matin
Et l'abondance d'un amour.

Joies du printemps de mon amour !
Je vous connaissais périssables,
Je vous brûle au feu de mon âme
Et vous offre à Dieu pour toujours.

Qu'Il daigne en accepter la cendre
Puisque toute chose par Lui
Surgira du sein de l'oubli
Revêtu des clartés de gloire.

AFIN QUE TOUT NE SOIT PAS PERDU

Lorsque j'aurai trois pieds de sable
Sur ma poitrine et sur mon front
Lorsque j'aurai franchi le pont
(Pont des soupirs, pont redoutable)

Je ferai dans mon au-delà
Un champ de Mars, un chant de foire
Et dans un grand palais d'ivoire
Le héros Magalapoula

Qui est marquis de Forcoulange
Et pour tout bien n'a que son nom
Outre un castel à l'abandon
Qui rêve devant l'eau du Gange,

Sur le peuple des gens en bois
Fera peser le poids du Règne
Et son totem la musaraigne
Sera porté par douze rois.

Dans une tour au clair de lune
Il fera de l'astrologie
Et peut-être de la magie
Puisqu'elle apporte la fortune ...

Te souviens-tu ? Te souviens-tu
De nos fantasmes romanesques ?
J'écris ces lignes pédantesques
Pour que tout ne soit pas perdu.

Cœur divisé jusqu'à l'aurore
Du Jour où tout sera pesé
J'attends, j'attends en accusé
Que tout ce qui fut s'évapore.

... Une fois l'an sonnera l'ost
Puis se couvrira de gloire,
Et pour célébrer la victoire
Les féaux porteront un toast !

Et le marquis de Forcoulange
Qui a quatre-vingts ans passés
Verra ses barons empressés
Baiser son auguste phalange.

PLAISE QU'UN JOUR

Ai-je de retrouver un jour
Au coin d'un bois, par aventure
Dans un frisson, dans un murmure
L'espoir perdu de mon amour

Des Bruges calmes, des silences
Des midis calcinés et blancs
Des paradis de mes vingt ans
Et de la gloire de leurs errances ?

De tant d'amour naïf et vrai
Plaise qu'un jour tu te souviennes
Redisant les fables anciennes
Que je contais les soirs de mai !

Alors tu le verras tout change
Et renaît le songe détruit
Par-delà cette obscure nuit
Où divague le mauvais ange !

CONDITIONNEL

Si la fleur qui choit écrase mon front
Je te quitterai, magnifique fête !
Et les printaniers matins m'oublieront
Si la fleur qui choit écrase ma tête.

Si l'onde qui tombe inonde mes mains
Je désertai les cieus polychromes
Que n'asservissent pas les durs lendemains
Si l'onde qui tombe inonde mes paumes.

Mais si l'astre blanc des grandes stupeurs
Monte à l'orient de ma terre aride
Et si ses rayons où germent les peurs
Transpercent mon front de leur feu livide,

Où fuirai-je alors, silence blessé,
Etouffer les pleurs des amours tragiques ?
Où me tasserai-je en point convulsé
Si naît l'astre blanc des grandes paniques ?

Car de rauques voix du cœur de l'instant
Qui ne passe pas disent la démence
De l'esprit fixé que l'enfer attend
Et qui se nomme, au sein du vide immense.

LES FÊTES DE L'ESPRIT

Pourpres fleurs des splendeurs secrètes, grands oiseaux
Rutilants des pays que fécondent les eaux
Saintes trois fois, au-dessus de nous suspendues,
Ô fêtes de l'esprit, vous ai-je trop connues ?

Ont-ils brûlé de leur trop inhumaine ardeur
Mes paumes, mes poumons, mes prunelles, mon cœur
Ces astres délirants des rêves de mon âme,
Que je pleure aujourd'hui dans l'ombre qui se pâme ?

Gravés sur les rochers qui bordent mon chemin,
Vos traîtres noms sont-ils dits par l'esprit malin
De ce monde trompeur aux paroles trompeuses,
Ô fêtes de l'esprit, claires et ténébreuses ?

Rois qui dans vos palais pesamment sommeillez,
Savez-vous les moments qui se sont en allés ?
En la demeure stable des songes propices
Vous humez le fumet des coupables délices !

Peut-être que demain l'Élixir qu'en secret
L'alchimiste concocte en son noir cabinet
Sera pour vous, tristes beautés de la nature,
Ce lait de renouveau dont j'attends le bienfait,

Ce lait qu'il faut encor que le poète épure.

ÉLÉGIE I

Ce soir où les oiseaux étourdissent les arbres
Ô mon passé couleur de soleil couchant !
Saurai-je enfin te dire avec ces mots décevants
Qu'alourdit la rouille des âges ?
Ce soir où les nuages s'attardent dans les cieux
Comme des promeneurs nonchalants et somptueux
Conterai-je aux oiseaux l'histoire inoubliable ?

Pour qui chantent les oiseaux ?
Pour qui le soleil se décompose ?
Pour qui frissonne ce printemps nouveau ?
Je suis seul, ma pensée vacille
Sur l'océan étincelant des choses qui ne sont plus ;
Et je laisse mourir dans le jour qui s'agenouille
Les rêves inachevés des cycles révolus.

Chairs d'étoiles palpitantes et chaudes
Sombres d'une clarté que notre œil ne voit pas
Je vous contemple, oiseaux des faïences du ciel !

Que m'est l'ombre des bois, la gloire du couchant,
Et le bouquet des roses printanières ?
Que m'est la déchirure immense de l'azur
Et face à l'horizon de la forêt prochaine
Le vent houleux qui tourne dans la plaine ?
Mes larmes !...

Je regarde les cieux.

Voici votre ramage heureux, doux oiseaux de lumière !
Je vous ai vus passer durant cette longue journée,
Hirondelles précises, mésanges délicates,
Étourneaux brillants et pansus, alouettes, pinsons :
Or plus nombreux que les hommes de la terre,
Oiseaux de Dieu, chacun de vous avec son langage et sa couleur
Vous portiez l'ingénu message du bonheur
Que répétaient les ondes des feuillages.

Ô doux oiseaux dans les mélodiques jardins !
Vous qui ne savez pas l'insulte des chagrins
Rien ne vous est douleur et tout pour vous est fête !
Le parfum d'un baiser monte encore jusqu'à moi
Et comme une harmonie fragile
Le nocturne silence des villes
Me murmure le nom d'un amour envolé.

Ténèbres de jadis, giron des feux promis
Souterraines matrices où se tasse l'esprit,
Où vous retrouverai-je, sœurs des flammes cruelles ?
De blancs oiseaux porteurs d'indicibles secrets
Vous hantent, annonciateurs d'une lumière
Que nul astre n'inventera jamais.

J'aime donc mieux, mineur têtard qui fore des abîmes
Descendre en moi toujours plus bas toujours plus loin,
Et chercher la douceur des ombres androgynes,
Le chemin de la grotte éternelle où des génies
Ailés, au regard fixe, écoutent palpiter
Les heures ensevelies dans les terrestres silences.

ÉLÉGIE II

1

Aurai-je mérité de vaincre
Cette poussière qui vient du temps
Et tombe, tombe dans le silence
Qui hurle dans le jour mourant ?

Poussière des yeux, poussière des bouches
Poussière des livres, mes vieux compagnons,
Poussière d'un cœur qui s'effrite
Comme un papillon mort dans sa boîte de carton...

Ah ! si un trait de feu, si même une pluie,
Si un souffle de vent s'élevait soudain,
Si ta main, si tes yeux, si ta présence ...
Mais tu es poussière aussi, ô mon espérance !

Laissez-moi seul, ce pauvre soir
Où ma vie ne bat que d'une aile,
Laissez mon chant divaguer dans le noir
De ce soir pauvre et bondé d'amertume.

Je suis blessé d'une blessure
Qui est de celles qu'on ne dit pas ;
C'est une blessure qui n'est pas humaine
Et qu'on ne dit pas aux hommes d'en-bas.

Laissez-mois seul dans cette chambre
Sévère et nue où s'insinue la nuit ;
Laissez-moi seul, isolé des bruits
Des bruits et des fureurs qui fracassent le monde.

Si je dois tout seul inventer le soleil,
Laissez-moi donc seul dans cette ombre,
Je suis blessé d'une blessure qu'on ne dit pas,
Car cette blessure n'est pas humaine.

Je la dirai pourtant comme on dit un psaume :
Voici, j'ai perdu le chemin de Dieu,
J'ai perdu le secret du chemin du Royaume,
Et pour pleurer, je n'ai que mes deux yeux.

Si tantôt à l'aube je te retrouve, Joie,
Comme un qui tout à coup se baisse
Pour ramasser dans le creux du chemin
L'Anneau d'or qui étincelle,

Alors je la porterai dans mes bras,
Cette joie, comme une enfant légère,
Et je m'en irai bien loin, à petits pas,
Pour ne pas troubler son sommeil ...

Mais j'ai perdu le chemin de Dieu,
J'ai perdu le chemin de ma force
Je suis un arbre sans écorce
Bon pour le feu.

L'ÉCORCHÉ PARLE

Un écorché dans les labours ?
Vous n'êtes point de cette race
Gens somptueux qui festoyez !

Comme le paraphe du Diable,
Comme une entaille dans mon front
Le signe le plus formidable !

Voleurs des perles de la lune
Mauvais conteurs, maquignons,
Assis à l'ombre de l'étape,

Vous vendez des cris étonnants
Mais dans cette ombre lentement
Bourgeonne votre pourriture.

STANCES MORNES

Mon Seigneur, je crois vous connaître
Et je n'en finis pas de naître
N'en finis pas de ne pas être.

Mon Seigneur, je crois vous aimer
Et je n'en finis pas d'oser
N'en finis pas de refuser.

Et puis je dis que je vous sers
Moi qu'empoisonnent les amers
Remâchements de mes enfers !

Il faut à la fin que je ferme
La parenthèse par un terme
Et que la neuve terre germe !

BIEN FAIT POUR VOUS

Puisque vous prenez des allures
Qui ne me plaisent qu'à demi
Puisque pour vous le seul ami
Est celui des tristes augures

Puisque vraiment vous êtes sots
Pleins de mondanités burlesques
Puisque vous êtes des grotesques
Des arlequins et des pierrots

Je vous rejette et vous retranche
Et casse vos têtes de noix
Et m'en retourne dans mon bois,
Auprès du lac, pêcher la tanche.

AVEC UN GESTE DE PENDULE

Avec un geste de pendule
La mort s'avance sur ses os :
Ce n'est plus l'heure des propos
Mondains, ô race ridicule !

Déjà s'effondre au crépuscule
La chair grotesque des héros :
Avec un geste de pendule
La mort s'avance sur ses os.

Je vous salue, ô Théodule,
Ô Théodore, ô vous, échos
D'un Nom perdu pour vos tombeaux !
La mort vous tient, ô race nulle,
Avec son geste de pendule !

APPAREILLAGE

Ô ce parfait chaos d'où naissent les fantômes
Les terreurs et cent mille astres blancs et atomes :
Avec ma cargaison je viens d'appareiller.
Les yeux clos de ferveur, je regarde briller
Dans un ciel étonnant d'étonnantes étoiles,
Je m'en remets au vent puissant qui tend mes voiles
Et j'attends les pays qui vont m'émerveiller.

VITA NUOVA

NAVIRE ABANDONNÉ

Navire abandonné qui va tous feux éteints
Quelle pléiade aux cieux d'étoiles ou de saints
Guide ton mouvement, grande coque qui tremble
Et passe lentement dans la nuit qui s'assemble ?
Un continent lointain mûri par le soleil
T'attend. Va ton obscur chemin, bel appareil :
Une ville aux cent tours dans la lumière blanche
Comme pour t'accueillir à l'horizon se penche.

LA BEAUTÉ DE LA TERRE

De cet essoufflement aux confins de l'esprit
Qu'avez-vous rapporté, poètes de minuit ?
Où le temps se défait aux portes du Royaume,
Vîtes-vous dans le ciel l'essaim d'or du plérôme ?

Nous savons que vos cris, vos déchirants appels
Disent un mal sacré, que ces rêves cruels
Enfantent un sanglant et superbe mystère
Mais dites, dites-vous la beauté de la terre ?

Dites-nous, – se peut-il qu'au banquet nuptial
Elle ne soit pas d'or, de jade et de cristal ?
Qu'oubliée au matin des orgues fabuleuses,
Tantôt elle s'en aille en images menteuses ?

Compagnons épuisés des limbes d'ici-bas
Voici pourtant parée, offerte à vos ébats
Ô comble d'un désir qui paraissait folie,
La terre, votre terre, aux sources de la vie !

DE PARIS À TRÉBIZONDE

De ce Paris à Trébizonde
Où jamais je ne suis allé,
C'en est fini de la beauté
Et tu m'attends au bout du monde.

Je suis seul avec mon savoir
Tu ne peux partager ma peine ;
Va, mon âme reste sereine
Qui pressent l'approche du soir.

(Cependant parfois quelques larmes
Roulent sur la face de ceux
Qui savent le déclin des dieux
Et comment s'effacent les charmes...)

Je dirai donc ce qui s'est dit
D'abord l'amour et son étude
Puis la très chaste solitude
Flèche au front d'un peuple maudit ;

Je dirai que mon sang s'écoule
Goutte à goutte en la nuit des temps
Que je te veux, que tu m'attends
Et que tu erres dans la foule,

Enfant perdue, ô pauvre cœur
Retranché du reste du monde
Qui de Paris à Trébizonde
Clame son désordre vainqueur !

Ô TOI QUI M'ATTENDAIS QUAND DÉCLINAIENT LES ASTRES

Pour Anne

La brume blanche est comme un tulle
Qu'une Odule tisse par jeu,
Et le soleil est une bulle
Qui danse au clair de tes cheveux.

La pluie est une amie intime
Qui s'ébaudit sur les gazons,
L'Orage énorme qui fulmine
Est l'Orgue de mes Oraisons.

Hier au faite des désastres
Je me mourais d'avoir connu,
Ô toi qui m'attendais quand déclinaient les astres !
Que j'étais seul, mortel et nu ;

Mais en ce jour où la Clémence
Consent à couvrir la Rigueur
Et que s'élève une espérance
Où s'abolissent nos langueurs,

Dans tes yeux clairs que rien n'altère
Dans ton regard que rien ne rompt
Je trouve la paix de la terre
Ma récompense et mon pardon.

LORSQUE JE T'AI RENCONTRÉE

Lorsque je t'ai rencontrée
Tu étais seule et dans la détresse,
Je t'ai prise dans mes bras et je t'ai consolée.

Je guette la voix de mon cœur
Je n'invente nulle parole,
Il me suffit d'ouïr la voix
Qui ne connaît pas le mensonge.

Ô mon amie qui mienne fut,
Pourquoi t'ai-je choisie entre les autres ?
Ta beauté n'est point de celle qui détruit
L'image que l'on porte en soi-même
L'image sainte qui vient de Dieu
L'image vierge et solitaire.
Tu n'avais que l'eau limpide de tes yeux,
Ô mon amour ! Tu n'avais que tes prunelles,
Pourquoi ne le dirais-je pas ?
Nous sommes tous deux de la terre,
Le miracle fut dans tes yeux
Et dans ta nudité sans arme.

La pitié s'effeuille des cieux
Je porte une blessure vivante
Une blessure d'amour pour toi
D'une sorte que ne peuvent pas comprendre les hommes.
Marche en paix, rassure-toi,
Mon amour est authentique
Il connaît la pluie et le vent
La neige, l'azur du printemps,
Il a couru dans toutes les campagnes
Pieds nus, comme un jeune vagabond qui se cache dans les bois.
Il a vécu studieusement dans les ardentes villes,
Il s'est aventuré
Dans les demeures interdites,
Il connaît les détours de Dieu,

Il s'est trempé aux sources inaltérables :
C'est un jeune héros qui rit
Plus fort que la douleur du monde,
Il est fier de son propre sang
Il dit oui sur les brûlantes cendres.

Aussi n'aurai-je point de cruautés
Stériles, ni de mensonges :
Ton corps est comme mon corps et le vieillissement
Est à l'image des saisons qui passent :
Mon printemps fut le tien, ô Ève ressuscitée
Des mortes, que piétinèrent ceux qui dominant sur ta race !

VOCATION

Ce n'est pas moi qui crains d'user de vous,
Pauvres mots quotidiens fatigués par l'usage !
Plein de vous, lèvres et bras,
Sauvagement je danse devant l'arche.

Seigneur, je me suis voué à toi par la poésie :
Daigne m'accepter près de toi, enroulé de poésie
Vivante, comme d'une algue âpre et saline.
Je suis celui qui surgit des eaux,
Je marche tout ébloui sur les plages
Lumineuses, vides, nues sous l'azur.
Désormais à Toi je m'abandonne,
N'en sais-tu pas plus long que moi ?
Tu connais mon chemin, Tu diriges mes pas,
Je suis celui qui dans l'obéissance
Savoure le secret des aériennes nudités.
Je viens à ton appel, je m'arrête si tu t'arrêtes,
J'avance si tu le dis, et toujours, ô Seigneur qui me guide d'en haut,
Je marche à ton commandement, Maître des grandes eaux !
Et (si tu le permets) j'arracherai au passage
Des fleurs dont je ferai un bouquet,
Car ce qui n'est pas Toi a besoin du poète,
Ô créateur ! pour converser avec Toi.

À L'AUBE D'UN ÉTÉ

À l'aube d'un été doux comme le lait qu'on boit
Dans les jattes épaisses des fermes du village
Une grande paix s'est posée sur les arbres
Sur les hauts peupliers du jardin

Arc-boutement d'une terre certaine,
Ô mots précis, caillou, pomme, rivière,
Vous qui pesez comme des bijoux d'or !
Rien n'est plus aujourd'hui qu'un chant d'oiseau dans le feuillage ;
Rien n'est plus aujourd'hui qu'un rire heureux dans le matin ;
Ni même rien n'est plus que la sonorité allègre
Des carrioles de bois roulant sur les pavés
Quand viennent les laitiers tambouriner aux portes.

Vous qui voyez l'innocence perdue
Pleurer (grande pitié du Père)
Ah ! ne repoussez pas ces mots de tous les jours !
Fleuves coulez, neiges brillez,
Alpes et Pyrénées, montagnes de la terre
Chantez votre présence à la lumière !

JARDIN DE LA VIE

Pour Alexandre

Au royaume des clairs matins
La musique bruit dans mon âme
Et je porte les yeux sur l'allègre jardin
Où chantèrent jadis ma joie et ma jeunesse.

J'ai levé les yeux, j'ai compté les étoiles
J'ai parlé longuement à la lune des forêts
J'ai caressé des yeux les ruisseaux de lumières
Qui coulent dans mon jardin.

Mon cœur est plein d'amour, de fleurs et de parfums,
Mon cœur chante et s'enivre d'une félicité première,
Je me suis mis à genoux devant le Dieu de lumière
Qui règne au cœur de mon jardin.

Chante, chante la vie et la gloire de vivre,
Les roses, les forêts, les astres, les clartés !
Chante, chante l'ivresse et la suavité
Du jardin de la vie où Dieu même s'enivre !

Que tout est beau, que tout est limpide !
Ô résurrection qui nous saisira !
La terre énamourée au visage candide
S'éveille sous les cieus qui la couvrent d'azur.

Tout est cristal, onde vivante, brises,
Lumière des estrans et lumière des mers,
Et calme de l'oiseau qui gire dans les airs
Blanc comme le manteau des vierges innocentes.

C'est là ma vocation, ce sont là mes délices
Et mon ravissement, la récompense de mes travaux,
Je dis dans le jardin où je guide vos rêves
Ô vous de mon amour ! La splendeur qui m'inspire.

CHANSON

J'arrache la rose des roses,
Et celles des aurores où tremblent les lilas ;
Haleines parfumées, je vous respire,
Des ombreuses forêts et des bois.

Feuillages vivants, bruissants,
Points d'ombre, eaux vives caressantes,
J'arrache la robe des levants
Et dénude les forêts bruissantes.

J'emporte enfin dans mon esprit
Comme une proie la Magnifique
La livre nue aux pieds du Roi
Des ombreuses forêts et des bois.

POUR LE PLAISIR DES MOTS

Dodone, sous tes ramures
Les rutilantes armures
En disent plus que la voix
Que le vol de ta colombe
Qui roucoule que le monde
Meurt pour la seconde fois.

Cabires des Samothraces
Où se confondent les races
De l'Orient et d'ici,
Au midi vous expirâtes
Marchands, muletiers, pirates
Quand expira le souci.

Nous crèverons à la tâche,
Que le monde entier le sache
Qui renaît des Éleusis !
Les Satyres, les Bacchantes
N'ont-ils pas souillé nos tentes
Nos robes couleur de lys ?

Ah ! c'est une triste histoire
Que l'on raconte à la foire
D'empoigne des infernaux !
Rejeton de Perséphone
Tu meurs encore et personne
Des temples occidentaux

Ne recueille ta dépouille,
Ô parole que la rouille
Ni la nielle ne saisit !
Une ombre passe, oppressée :
Dieu se meurt ! et harassée
Succombe de l'avoir dit.

LES ABANDONNÉES

Pour Paulette

1

Abandonnées, vous de ce monde
Qui vacillez, trains de lumières,
Vous portez sur vos seins vos amours douloureuses
Comme des mères leurs petits.

Ô ma tendresse ! Illumine leurs têtes,
Sois un guide dans ces décors
Effrayants qui hérissent la terre,
Sois plus forte, sois plus fort !

N'avoir point cette passion
Point cette force, point cette constance !
Tu tournes dans les profondeurs
Comme un requin de maelström,

Tu te défais et tu pâlis
À la première charge rude,
Tandis que les Abandonnées
Sur la crête qui se dénude

Tandis qu'ils prononcent des mots,
Étoile, sœur, maternité, brûlure,
Et cheveux blancs, comète qui murmure
Et git dans le lit d'un caveau.

J'ai dit : je baisse les paupières
Et contemple les pas sur les sables marqués ;
Et les Abandonnées sur les routes mauvaises
Vont comme des fantômes, d'eux-mêmes occupés.

C'est pour eux que j'écris ces mots,
 Ces mots des déserts de la terre,
 C'est pour eux la douleur qui monte comme un flot
 Où sombre le voilier splendide des joies mortes.

Ah ! ne m'ont-ils pas vu, moi qui n'ai vu rien d'autre
 Que leurs visages dans la nuit ?
 Pourquoi se sont-ils tus lorsque je vis leurs lèvres
 Si lointaines, si proches, devant moi palpiter ?

Ô chers Abandonnés aux aveugles regards !
 Voici les mots recueillis ce matin
 Cris gauches des oiseaux qui cherchent leur chemin
 Dans un frémissement pathétique.

Ils palpitent dans le silence
 Humides des larmes répandues ;
 Et ils vivront aux heures éternelles
 Lorsque ces mondes ne seront plus.

Abandonnés, vous de ce monde
 Vous ai-je retenus sur les pentes d'en-bas ?
 Je polis un miroir et vous ne verrez pas
 Près de votre regard le mien qui vous contemple.

L'oreille pleine des propos
 Légers, furtifs, et de vos rires,
 Des carillons joyeux qui attendent l'ami,
 C'est moi ce soir, c'est moi qui frappe à votre porte.

Mes yeux vous voient encore, mes mains ont retenu
 L'attouchement distrait de vos mains décevantes,
 Et je baisse les yeux, et je crispe les mains
 Car vous ne savez pas le secret qui m'accable.

Un souffle léger vient, passe et puis s'en va.
Si je veux celle qui me cherche,
Cette suffocante douleur,
Seront-ils comptés aux nuptiales fêtes ?

Disons sans les dire ces mots
Qu'un peu de musique les couvre
Que savez-vous de nos secrets
Ô pauvres gens, lourd et navrant fardeau ?

Alors une chanson s'élève doucement
Comme la buée après la pluie d'orage,
Voici une clarté telle qu'en sait la mort
(Ô Cité capitale !) et voici une image :

Dans un après-midi mouillé de fine pluie
Et le calme décor d'un château de province
Vous êtes réunis comme en songe, et depuis
J'attends, j'attends que s'ouvrent vos prunelles.

SPHYNGE

Girant dans un éther qu'anime ta fréquence,
Planète étrangement peuplée, astre royal,
Ou vaisseau somptueux gréé pour une errance
 Au sein du monde sidéral ;

Ou bien primairement très incompréhensible
Géométrique et nette émanée des dieux
Rectiligne absolue au parcours impossible,
 Axe qui transperce les cieux ;

Ou bien spire éclatante au tournoiement splendide,
Feu d'une essence qui rayonne dans l'esprit
Égal à son destin, solitaire et lucide
 Brûlant au pôle de la nuit ;

Ou bien chaste monade, émouvante, secrète,
Frémissant d'une vie étrange devant moi
Et cependant semblable au rêve qu'on regrette
 De ne plus contempler en soi ;

Ou bien clarté fixée et lumière sereine
Où je crois déchiffrer un message alarmant,
Beauté parfaite qui m'enchaîne

Ton âme est un regard posé sur mon tourment.

FONDAMENTALES

A Zoch

Comme les matins sont bleus les printemps
Jaunes les étés comme les froments
Dans l'or des midis solitaires ;
Les automnes sont rouges comme toi
Qu'avine le sang des peuples sans loi
Lune des nocturnes colères.

J'ai compris trop tard, cruelles saisons
Peintes bellement comme des blasons
Azur, or, sang, votre langage ;
Vous êtes ma vie et vous n'avez pas
Pitié de celui qui compte vos pas
Et qu'éblouit votre passage.

Je te sais pourtant, Printemps qui éclos
Dans un ciel sans tache identique aux flots
De l'océan des origines ;
Tu es l'eau, tandis que l'Été flambant
Astre des midis, flamme qui s'étend
Est l'esprit debout des collines.

Mais ai-je connu que l'Automne roux
Feuillage empourpré, vin des clos jaloux
Est le sang de la mort prochaine
Qui tombe sur nous au seuil de l'hiver
Et jaillit un jour du quintuple fer
D'une souffrance plus qu'humaine ?

Or l'Hiver blanc noir est un mort dressé
Qui marche portant sur son sein glacé
Une frêle nymphe innocente
Dont l'intact esprit rôde près de ceux
Qui ne savent plus que fermer les yeux
Las de chercher la vie absente.

PLUIE D'OCCIDENT

Pour Geneviève

Cette eau qui tombe, en ma mémoire
Suscite une autre qui de gloire
Me divertit de mon sommeil :
Ô pluie, ô chère occidentale,
Pluie incessante, très fatale,
Meilleure en moi que le soleil !

En elle s'ouvre (abîme rose)
Ève qui se métamorphose,
Cristal ou fleur, flocon d'azur
Humide perle translucide
Qui monte dans l'éther fluide
Où flambe l'étoile Robur.

Vent de la pluie, vent d'automne,
Vent qui murmure, vent qui tonne,
Emporte-nous vers la cité
Qui nous souffla le dit, naguère,
D'un roi blessé qu'une bergère
Aimait avec fidélité.

Le roi vainquit en trois batailles,
Perdit le sang de ses entrailles,
Et dans une clameur d'effroi
Rendit son âme sainte et blonde
Souffle exhalé qui fit le monde
Cyclique, et se retrouve en soi.

Vent de la pluie, solitaire,
Qui parcourus la ronde terre
Et l'enivras, vent bondissant,
En quelle grotte, en quelle étable
En quel palais l'inconsolable
Ève promise au pâtissant

Attends la fin de la tourmente,
Ô vent qui pleut, ô vent qui vente
Chargé d'archaïques sanglots ?
L'eau monte, il n'est pas de refuge
Plus qu'aux heures du vieux déluge
Quand l'arche dansait sur les flots.

Que dirons-nous à la grand'ville
Qui dans la brume se profile
Comme un navire à l'horizon ?
Sur elle passe d'Atlantide
Le fantôme, l'ombre liquide
De ce qui n'a plus de raison.

Ô pluie, ô chère occidentale
Pluie incessante, très fatale
Emporte-nous vers la Cité
Qui rutille dans les lumières
Où s'entrelacent nos prières
Au giron de l'Éternité.

PETIT ART POÉTIQUE SUR UN TON FAMILIER

... s'il ne sent pas du ciel l'influence secrète.

I

Puisque Rimbaud a dit les couleurs des voyelles,
Dis-moi pourquoi, poète, as-tu peur de rimer ?
Ne sais-tu que la rime, il nous la faut aimer
Elle qui est un son qui flatte nos oreilles ?

Mais tu hais, réponds-tu, ces vieilles ficelles,
De leurs charmes vieillots tu veux te rédimer,
Tu écris en vers blancs et sans même sommer
Le nombre exact de pieds de tes nus vermicelles...

Et la terreur sévit. Un critique buté
Attache au pilori l'amateur de poèmes
Que ne satisfont point ces pâles chrysanthèmes...

Moi qui m'exerce aux vers avec humilité,
Je l'affirme très net : j'aime mieux que ça rime
Même s'il faut, sang bleu ! qu'un peu je bûche et trime.

II

Il se fait en moi-même un remue-ménage
Je pressens le poème et le laisse mûrir :
Soudain le premier vers du morceau à venir
S'impose à mon esprit, et je prends une page

De papier propre et blanc où j'inscris de l'ouvrage
Le bon commencement que je veux retenir,
Puis je tourne le dos sans plus intervenir
Dans le secret travail du verbe et de l'image.

Je ne fabrique rien, je laisse s'imposer
Les guirlandes de mots qui sauront m'apaiser
Puisque la poésie est une délivrance ;

Bien sûr par-ci par-là je remets mieux debout
Ce qui vient au grand jour et qui n'est pas de goût
Mais l'artisan jamais ne vaut la providence.

III

Ayant connu la nuit où se dissout le monde
Et l'illumination de l'esprit et du cœur,
Je ne suis pas de ceux qui confondent l'ardeur
Des poètes avec la mystique profonde.

Ni voyant ni voyou, je le dis à la ronde,
Ni mage, ni maudit, mais sans doute chercheur
Des chemins dangereux qui mènent le veilleur
Au mutisme, devant l'énigme d'outre-tombe.

Le rôle du poète au verbe très certain,
Tandis qu'il s'accomplit allant vers son destin,
Est de dire les noms des êtres et des choses,

D'imiter de son Dieu le geste créateur
En scandant la détresse ou le simple bonheur
Qu'inspire à l'homme droit le frais parfum des roses.

ALLÉGRESSE DU CHANT

Rien de tout ce que j'ai connu
Ne meurt pourvu que je le chante,
Rien de ce que mon âme hante
N'expire au cœur de l'ingénu.

Que l'ombre touche ta paupière,
Que la mort t'emporte demain,
Rien que je dis n'est dit en vain
Car l'esprit grave sur la pierre.

J'arrête le fugace instant
Où tu te tournes vers ma face,
Adolescente de ma race
Au sein fragile et haletant,

Et je te fixe en ma mémoire
Comme une infrangible clarté
Faites pour une éternité
De paix, de bonheur et de gloire.

Même si tout se trouvait dit
Et si demain passait le monde
Mon chant serait cette féconde
Allégresse qui se suffit.

CROQUIS

Pour Lucienne et Franz Sturbelle

Elle a des pâleurs étranges
Des bleus célestes chinois
Fade elle sourit aux anges
Et semble entendre des voix.

Ses yeux qui jamais ne cillent
Figés par quelque démon
Sont de porcelaine et brillent
Emplis d'un rêve sans nom.

L'auriculaire révèle
Un petit ongle rosé
On jurerait qu'elle bêle
À voir son air épuisé.

Sa parfaite jambe esquisse
Un pas vers un Roméo
Qui a l'aspect d'un jocrisse
Dans un jardin rococo.

Belle Madame de cire
Si dans les minuits rôdeurs
Un funèbre amant soupire
Après vos raides pudeurs,

Dans sa chambre aux tapis roses
Qu'ornent deux roses divans
Il vous donnera des poses
Comme on lit dans les romans.

Impasse Nouvel-Empire
Empire du mauvais goût
Atroce dame de cire
Et beau mannequin debout,

Une clarté crue inonde
Dans un silence anormal
L'espace vide d'un monde
Où poussent les fleurs du mal.

ENNUI

Cri du coq enrôlé qui crève l'aube blême,
Rauque clameur du paon lointain qui lui répond,
Caquètement brouillon de la poule qui pond,
Nature te voici, dans ta nudité même.

Il pleut, je suis transi, je subis l'anathème,
Dans la brune campagne les arbres mouillés sont
Les témoins mortifiés du non-être profond
Rongeant l'étoffe d'or de l'Être qui essaime

Et se traîne, brouillard, aux confins du néant.
Je marche dans la boue et mon front ruiselant
Cache les lourds soucis qu'enfante la misère.

Que réserve demain qui ne soit d'aujourd'hui ?
Je ne peux plus parler, je ne peux plus me taire
Je ne peux que subir l'emprise de l'ennui.

PAYSAGE

Sous la voûte saphir où le soleil flamboie
S'étend, je m'en souviens, un paysage vert :
Arbustes et buissons qui meublent ce désert
Bordent des sentiers blancs où le sable poudroie.

Maintes fois j'ai hanté ces terres que la joie
Ne visite jamais, et j'y ai tant souffert
Que voici que s'élève un douloureux concert
De cris et de sanglots dont le discord me broie.

Puis tout se tait soudain. Mais l'écrasante ardeur
Pèse de tout son poids sur l'immense verdure
Que coupent ces chemins rectilignes et vides

Qui s'étirent au loin, sans but et sans raison,
Puisqu'il n'existe rien par-delà l'horizon
Que la répétition de ces touffeurs virides.

MANDALA

Translucide déesse au visage sans flamme,
Porcelaine fragile au geste harmonieux,
Indifférente à tout ce qui n'est pas des cieux
Je t'adore en silence et je t'offre mon âme.

Candide et provocante enfant que l'on croit femme
Au centre cristallin du cercle précieux,
Que contemples-tu donc quand tu fermes les yeux ?
Certes point du démon la singerie infâme.

D'ailleurs, tu ne vois rien et tu ne penses pas,
La pensée est le plomb de ce monde d'en-bas
Et toi tu es d'en-haut, immobile, et tu rêves

À ce que nul ne peut exprimer par des mots ;
Car il n'y a chez toi que le vide des flots
De l'impalpable éther d'où sourdent toutes sèves.

KABBALE

*« Dix Séphiroth, et non pas neuf ; dix Séphiroth et non pas onze. »
Sepher Yetzirah (I, 4-9)*

Elles sont dix, non neuf, elles sont dix, non onze,
La Couronne les tient dans son orbe enflammé ;
Elles sont les Aspects du Verbe bien-aimé
Gravés et burinés dans un céleste bronze.

Dans l'Est le plus lointain le plus sordide bonze
Est régi par la loi du triple arbre animé :
L'ordre règne en tout lieu où il est proclamé
Qu'elles sont dix, non neuf, qu'elles sont dix, non onze.

À droite est la Clémence, à gauche la Rigueur
Au centre Tiphereth maintient leur équilibre :
Parfaite est la balance accrochée à ce cœur.

La Rigueur est alors ce pourquoi l'homme est libre
Dans le respect des lois que promulgua Celui
En l'absence duquel le monde n'est qu'ennui.

LES OISEAUX

À Denis, petit oiseau tombé du nid

Vous fûtes entourés d'un attentif amour
Doux oiseaux en qui Dieu mit toute sa tendresse !
Vous êtes si légers dans l'air qui vous caresse !
Je vous envie, oiseaux, dès le lever du jour

Quand vos pépiements charment les alentours
Et que je me dorlote au lit avec paresse
Répugnant d'affronter le devoir qui me presse
Ô doux oiseaux exempts des quotidiens retours !

Et vous êtes Phénix, et Rûk, et le symbole
De l'esprit vagabond qui çà et là survole
Selon son bon plaisir les hommes dont il veut

Qu'ils goûtent le nectar sacré qui surabonde
Au paradis lointain auquel aspire un monde
Fatigué de tourner et qui toujours se meut.

LA RÉCOMPENSE

À Muriel, mon gentil petit pot de miel

Lorsque je suis très las je m'en vais par la ville
Dont la sourde rumeur s'accorde à mes soupirs
Je regarde les gens pressés par leurs désirs
Qui passent sans arrêt, noir troupeau qui défile.

Je marche à faibles pas, combien ? peut-être mille
Mon bâton à la main pour ne pas trop pâtir ;
Je fais halte parfois pour bientôt repartir...
Et voici que soudain tout mon être jubile :

Je viens d'apercevoir l'endroit où je me rends.
Sans me hâter beaucoup (n'ai-je pas tout mon temps ?)
De ce lieu je m'approche, et, bonne récompense,

Après tant de travaux, il va m'être avancé
Ô merveille, ô bonté, délectation immense !
Sur un petit plateau, ma tasse de café.

LE TROU DE L'AIGUILLE

*« Oui, je vous le répète, il est plus facile
à un chameau de passer par un trou d'aiguille
qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux. »*

Matthieu, XIX, 24.

« Heureux les pauvres en esprit. »

Matthieu, V, 3.

À LA NUIT

1

Je t'ai aimée, nuit des blessures,
En dépit des alcools brûlants que me versaient
Des fantômes aux blêmes visages, tels qu'on n'en voit que dans les songes :
Alors j'errais par les rues de la Ville endormie,
La lune s'accrochait aux toits pointus
Et mes pas résonnaient, cris rauques d'éternité.
Je portais un fardeau dont nul n'aurait assumé la charge,
Un vertige de l'autre monde, somptueux comme la mort ;
Dans mes yeux s'inventait la science des forts,
Dans mes oreilles, la musique du silence.

Happé un soir brûlant par la roue de l'éternité,
J'avais mangé le monde et je m'étais mangé moi-même,
Jusqu'à combler les cieux que contenait ma pensée.
Chaque chose avait jeté son masque et disait l'être,
Chaque nom explosait dans le mystère de ce qui est unique et donné ;
Chaque pas me jetait hors des chemins dédaignés,
Ô nuit qui n'appartient qu'aux ardents de la détresse ?

Il n'est point de festin sur les berges,
Il n'est point de banquet entre amis,
Point de débauche, point de saoulerie
Qui puisse jamais effacer ton image.

Dans l'éblouissement des nocturnes éclaboussures,
Rouge sang, et violettes, et bleues comme la mer
Ô nuit, je t'ai aimée, qui me révélais les visages,
Les gestes qui ne se répètent point et les mots inédits.

2

La nuit où je t'ai atteinte
Citadelle de mon esprit
Dira ce que je n'ai pas dit
Du voyage harassant et héroïque :
Réalité, dur diamant
Vision éblouissante, flammes opaques,

Le monde fut un brandon en consommation
Un point néant dévorateur d'espace.
Ô larmes, larmes qu'on ne peut dire !
La nuit avait jailli des divines prunelles
Les bornes reculées jusqu'à l'origine de moi-même
Et j'étais nu et seul, comme une flamme de douleur.

3

Aujourd'hui mon désir rôde aux cimes des bois
Quand les oiseaux de Dieu s'éveillent et font leur tapage,
Aujourd'hui mon désir court au-devant de toi,
Caresse du matin mélancolique et sauvage.
La terre m'est redonnée par un miracle d'en haut :
Car haut je suis monté en me tassant sur moi,
J'embrasse d'un regard la terre, et mon âme
Habite le royaume du véridique amour.
Nuit que j'ai tant aimée
T'ai-je trahie devant moi-même ?
J'attends ces épousailles que les hommes ne comprennent pas,
Quand le jour lumineux, des mains divines et ouvrières,
Posera ses boucles enflammées sur le sein de la Nuit.

Au travers des douleurs banales et quotidiennes
Je sais pourquoi ma voix, je sais pourquoi mes mains,
Pourquoi vos voix, vos noms, pourquoi cette présence ;
Et j'interpelle mes frères, aveugles ou voyants,
Et j'écoute le cœur de la vie quotidienne
Qui bat comme l'horloge dans la chambre de l'agonisant
Tandis que sur la terre qui s'effare
Ô nuit qui tait son nom ! tu prépares ta gloire.

JE NE SAIS PAS

Je ne sais pas si c'est une prière
Je ne sais pas si c'est un chat d'amour
Je ne sais pas si c'est une lumière
Ni même si c'est la nuit ou le jour ;

Je ne sais rien et ne veux rien apprendre
Il me suffit de savoir que c'est toi
Il me suffit de t'aimer, ô théandre,
Et comme un sceau te porter contre moi.

Que surgissent alors tempête, orage,
Guerre, ensevelissement des cités,
Douleur, tentation d'un trop sage
Amour qui ne sait rien de tes beautés,

Que peuvent ces coups ? Je sais ma richesse,
J'aime ma douleur puisque chaque soir
Je m'endors couvert par une allégresse
Dont tu me revêts à chaque revoir.

Je ne sais pas si c'est une prière
Chant digne des grands qui gardent la loi :
Que peuvent alors ceux que ta lumière
Offusque, ceux qui te haïssent, Roi ?

Nous t'aimerons pour tous ceux de ce monde
Qui brament aux quatre points cardinaux,
Pour ceux qui pétrissent leur ventre immonde
Et se plaisent à l'enfer de leurs maux.

JE NE SAIS PLUS

La terre qui vagit au bras de l'ange noir
Est la folle de soi dans les roses du soir

Les roses du matin ! Étourdissante enclume
S'allument, et mes mains n'étreignent que des brumes.

Vers qui tendre ces mains ? Où diriger mes pas ?
Je ne sais plus l'ardeur des jeux et des combats.

Prince élu des lieux hauts, je marche solitaire,
Voici, je ne sais plus la douceur de la terre ;

Je suis l'abandonné par le monde vomé,
Où que j'aïlle mon front se heurte à l'ennemi

Dont le rire (fracas retentissant !) exulte
Comme d'un peuple fol le répons en insulte.

De la haine d'en bas je détourne mes yeux
Et les porte sur Toi qui te penches des cieux :

Voici, je ne sais plus la douceur de la terre
Et il ne reste rien que Ta seule lumière.

INCOMMUNICABLE

Je ne saurais jamais dire comme il convient
Le vide étincelant où je ne suis que paille
Jamais je ne pourrais à celui qui me raille
Montrer ce que j'ai vu dans l'Œil qui me contient.

J'ai tenté par des mots de décrire le rien
Que je suis quand je monte et que mon cœur défaille
D'être le Tout sans nom, sans souillure et sans faille,
Cet Autre que pourtant je suis quand Il me tient.

Ma parole de feu, nul n'a voulu la croire ;
Chacun m'a salué d'un bonjour dérisoire
En disant en soi-même : il erre et il est fou,

Qu'on le laisse gémir contre ce qui le hante !
Je suis demeuré donc avec mon épouvante
Face au roide destin qui gouverne le Tout.

PAUSE

Je n'ai rien refusé, je n'ai rien omis,
Le baiser de la nuit brûle encore mes paupières,
Mais déjà les clartés qui ne sont pas d'ici
Forcent l'opacité des terrestres lumières.

Épris de vous, formes claires
Qui hantez cet azur où s'estompe la mort,
Je suis ma vie, ma vie offerte
À celui que j'atteins par mon cri.

Âprement sont mes pieds accrochés à la terre,
L'horizon est à la mesure de mes yeux,
L'univers est à la mesure de moi-même
Et mon âme est à votre mesure, mon Dieu.

COMBIEN DE TEMPS SERONS-NOUS

I

Combien de temps serons-nous,
Toi qui aimes la lumière
Et moi qui te parle d'en bas,
Combien de temps serons-nous
Exilés sur cette terre ?
Ô douce ! Le jour venu
Tu as bu, prunelles closes
L'absinthe de l'incompréhensible fureur.

Combien de temps serons-nous
Exilés sur cette terre,
Ô douce fille de ce temps
Qui ne connaît pas la lumière ?

Devant l'eau vive de ton âme,
La soif s'est emparée de moi
Combien de temps, ô pauvre enfant
Subirons-nous l'exil ?

Nous ne sommes pas l'un à l'autre,
Tu es seulement une sœur que l'on chérit chastement ;
Et maintenant que la douleur nous a touchés de son aile,
Que tu serais belle, au long de ta montée,
Sur la colline où l'esprit t'appelle !

Objet d'une pensée très chère,
Tu es la corbeille du plus pur amour,
Heureux qui t'aime et que tu aimes !
Tu es l'occasion du plus rare respect.

Ô toi donc, de cet exil incompréhensible,
Généreuse, égarée sur les routes d'en bas,
Abandonnée aussi, avec tes amours fragiles,
Je t'ai réservé un regard, et ma tendresse.

II

Combien de temps serons-nous
Exilés sur cette terre,
Ô douce fille de ce temps
Qui ne connaît pas la lumière ?

Je veux ouïr cette musique
Qui est en toi et qui est toi.
Tu n'en as pas connaissance
Car le glaive ne se coupe pas,
Le miroir ne se mire pas,
Et toi, tu ignores ton image.

Voici que tout en moi s'éteint,
Je m'amenuise, je m'efface
Car je ne veux que Toi qui es semblable à moi,
Semblable à tous ceux de l'anonyme détresse.

Combien de temps serons-nous
Exilés sur cette terre,
Ô douce fille de ce temps
Qui ne connaît pas la lumière ?

Le pastel de tes yeux
L'eau vive de ton âme,
La pureté de ton front,
Sœur étrangère qui est mienne,
Je les porte en moi, comme les prémices de l'éternité.

Oraison I

Pour Miche T.

Dans la détresse extrême, ô mon Dieu, c'est vers Toi,
Que je tourne les yeux de ma conscience intime,
Vers Toi qui cependant es l'effrayant abîme
Où se dissout le rêve et s'accomplit la loi.

Toi des cieux descendu, déguisé comme un roi ;
Qui veut voiler des traits que trop d'or illumine,
Toi qui t'es fait petit et te voulus victime
Pour sauver notre vie en insufflant la foi,

Sauve-moi de moi-même et de la vaine gloire,
Donne-moi ton amour qui force la victoire,
L'esprit de vérité qui abolit la mort.

Si caché Tu me veux, il faut que je me cache.
Mais que ce soit en Toi sur qui le monde crache
Toi qui es le plus faible et pourtant le plus fort.

Oraison II

Mon Dieu, tu le sais bien ce qu'une nuit d'été
De Ton infinité m'a coûté la voyance,
Et comme depuis lors toute mon existence
N'a été que combat contre l'Identité.

Je suis et ne suis pas. J'ai longtemps feuilleté
Tous les livres du monde enflés d'extravagance ;
Pas un ne m'a donné la seule connaissance
Capable de ravir l'esprit désenchanté.

Mon cœur d'homme T'a vu. Quoique pétri de terre,
Il voudrait contempler ce qui reste mystère
Et être admis enfin à tes rares splendeurs ;

Puisque déjà m'émeut le plus humble feuillage,
Hâte-toi d'épouser ce qui est ton ouvrage,
Seigneur, et mets un terme à toutes nos douleurs.

RENONCEMENT

Je ne connaîtrai pas ce que j'avais honni
Mais dont secrètement j'espérais la fortune ;
Je partirai laissant, comme un reflet de lune,
Un travail harassant que je n'aurai fini.

J'ai trop parlé je crois et me voici banni ;
Ma plainte d'aujourd'hui ne peut qu'être importune ;
Je dois faire silence et l'âme sans rancune
Attendra calmement que je sois désuni :

Car mon corps pourrira dans quelque terreau vague
Et mon esprit blessé qui geint et qui divague
Retrouvera son Nom, clément ou rigoureux,

Par le Calame inscrit sur la Table émeraude
Le jour où par l'expir du Miséricordieux
Une création fut, que le néant corrode.

Oraison III

Laisse monter mon cri, Seigneur qui me fais vivre
Et n'abandonne pas le pauvre, l'effaré ;
Pardonne à ton enfant son retrait égaré
Et le danses de fol auxquelles il se livre.

Veuille affermir ma foi et que je me sente ivre
De l'amour qui jaillit de ton Esprit sacré,
Sauve-moi de l'erreur dont tu m'as délivré
Jadis, et qui pourtant ne cesse de me suivre,

Attentive, guettant le moindre affaïssement
De mon ardent désir de goûter tes paroles :
Sauve-moi donc, Seigneur, de toutes les idoles.

Théandrique sauveur, vois notre dénuement !
Que ta grâce l'emporte enfin sur ta justice,
Et que ton unité parfaite nous unisse.

Oraison IV

En ce jour où je souffre au tréfonds de moi-même,
Recevant coup sur coup, le corps endolori
Comme un qui s'en revient de quelque pilori,
Je te bénis, Seigneur, pour ta justice extrême.

Car je sais que celui que Dieu regarde et aime
Est frappé maintes fois afin qu'il soit guéri
Des souillures qu'il porte en son être meurtri
Qui doit renaître un jour lavé de tout blasphème.

Et cependant, Seigneur ! lève ton bras clément
Car tu la connais bien, la prière secrète
Que je dis chaque jour quand la douleur me guette :

Sois miséricordieux. Que le dur châtiment
Ne m'atteigne en ce point où je pense et médite
Même si ta rigueur dit que je le mérite.

Oraison V

Pour Lucienne Desnoues et Jean Mogin

Seigneur, ô Dieu vivant, accours et me secours
Change de mon penser le cours qui le désole
Toi qui peux tout, Seigneur, accours et me console,
Affermis ton enfant au déclin de ses jours !

Je ne demande pas de moins souffrir. Toujours
Il faut donner. Mais que, de ta Parole,
Mon cœur désordonné dans l'Ordre ne s'affole
D'être un désert d'amour, Dieu des rudes amours !

Je suis aride et sec et sans merci m'accable
L'ardent feu d'un soleil immense et implacable
Tu me calcines, Père, et tu n'as pas pitié !

N'est-ce pas Toi, pourtant, qui jadis tendis l'Arche
Aux multiples splendeurs, don de ton amitié ?
– Le Maître me répond : porte ta croix et marche.

RÉPONSE DU SEIGNEUR

Au R.P. Maurice Corvez

I

Tu dis que Mon vouloir est un fardeau pesant,
Tu pleures et tu geins, fils de l'ingratitude !
Ne sais-tu pas combien, Moi, dans Ma solitude,
J'ai souffert pour sauver les héritiers d'Adam ?

Songe que j'ai versé telle goutte de sang
Pour toi et tes péchés, et Je ne suis pas rude
Quand je donne en partage et en guise d'étude
Un peu de Ma douleur à l'homme, ce passant.

N'est pas digne de Moi qui ne veut pas Me suivre,
Refuse Mon amour, ce vin fort qui enivre
Celui qui Me connaît et jamais ne s'endort ;

Aussi, réveille-toi et montre ton courage !
Au bout de ce chemin difficile et sauvage,
Je suis là qui t'attends, car J'ai vaincu la mort.

II

Tu n'es pas du pays des mirages fantasques,
Le sol est bien réel qui supporte tes pieds
Tu as déjà défait les mensonges altiers,
Accepte donc encor la vie et ses bourrasques.

Souffre ta nudité, rejette tous les masques,
Marche droit devant Moi quels que soient les sentiers
Forge ton être au feu des combats singuliers
Où brilleront, guerrier, tes lances et tes casques.

Je suis Celui qui veut que tu vives demain
Et pour l'éternité dans Ma clarté sublime,
C'est pourquoi Je t'éprouve, humain ô trop humain,

Te concasse et te broie et te polis et lime
Ton âme destinée à Me connaître mieux
Dans la Jérusalem qui descendra des cieux.

RÉPIT

Allons, Dieu me fait don d'un instant de répit
Le ciel est dégagé, le soleil se balance
Au milieu de la nue et m'invite à la danse,
Moi qui ne danse plus autrement qu'en esprit !

Cette paix me fait peur, je suis bien trop instruit
Dans le rude savoir de la terrestre errance ;
Je sais qu'un prochain jour reviendra la souffrance,
Et je ne goûte ainsi qu'un bonheur très petit...

– Je n'aime pas du tout tes allures peureuses,
Nature ingrate ! Apprends à déguster le vin
Qui se présente à toi et ne gémisses en vain ;

Laisse-toi donc charmer par les heures heureuses,
Toi qui disais jadis la joie et la ferveur,
Je veux que maintenant tu forces le bonheur.

EST-CE TOI

Est-ce Toi qui sans aucune parole
Pour sécher les larmes de mes yeux viens me parler un instant ?
Est-ce Toi qui une seconde irradiés de ta Face
Un peu de vie sur mon front ?

Pure, immobile, sainte lumière que je porte,
Vie de ma vie ! N'aie point ce caprice de m'abandonner.
Je suis devant Toi comme un arbre devant les astres,
Et mes racines plongent dans les corruptions.

Si nu tu m'as voulu, lumière qui se contemple,
Nu je suis aujourd'hui, dans l'abandon où tu m'as jeté ;
Si pauvre tu as écrit qu'il fallait que je fusse,
Je le suis, ô plénitude de l'Incréé !

Tout vient de toi qui appelles ;
Tu es la source et l'océan,
En toi se perdent les fleuves mugissants
Qui naissent dans les hautes solitudes.

Tu es le Maître, je suis ton prisonnier,
Tu mes dévores, si je te mange,
Et m'écrases d'éternité
Ô éternité qui se venge !

Un jour je marcherai ainsi que pour un crime,
Mon bras se lèvera comme celui de l'assassin ;
Vers Toi j'avancerai, ayant perdu toutes choses,
Et soudain devant Ta face, m'écroulerai.

TOUT CET AMOUR HUMAIN

Tout cet amour humain qui gonfle ma poitrine
Je veux qu'il soit sauvé, qu'il ne se perde pas
Comme une eau qui s'écoule et s'en va sans éclats
Stagner dans un désert où règne la famine.

Il faut qu'il soit reçu, cet amour qui me mine,
Qu'un ange du Seigneur le prenne dans ses bras
Et que tout battement des humbles cœurs d'en bas
Retentisse à jamais dans l'Arche cristalline.

Tout retourne à la source et la source est en Dieu.
Certains jours quand m'étreint la détresse du monde,
Le rire d'un enfant sur une plage blonde

Me fait ressouvenir qu'en tout temps, qu'en tout lieu
L'Éternité m'attend, qui calme nos alarmes
Délivre nos esprits et recueille nos larmes.

MISÉRICORDE

Cette nuit je t'ai vue, où rôdait le démon,
La ville, cirque noir, t'entourait d'épouvante,
Seule tu te mourais, si pâle, si tremblante
Que longtemps j'ai pleuré devant ton abandon.

Ève, terre, parfum ! L'impeccable inclémence
A choisi de frapper ton esprit enfantin
Et déjà ton regard, lumière qui s'éteint,
Dit l'angoisse qui vient de l'ultime science.

La ville te cernait, cirque noir et prison,
Tu étais seule et nue, et ton âme innocente
Haletait dans la nuit fatale qui me hante
Face à l'éternité d'une douleur sans nom

J'avais grande pitié. Devant cette détresse
Je me suis recueilli et j'ai prié sur toi.
L'ombre s'est dissipée et voici que la loi
S'est changée en amour pour sauver ta faiblesse.

LES ASURAS

1

Que vois-tu, sentinelle adossée au soleil ?
Je vois les Asuras sortis de leur sommeil.

Engendrés par la nuit, en cohortes immenses
Ils chantent le péan féroce des vengeances.

Épiques bâtisseurs des ultimes matins
Un feu couleur de sang enflamme leurs airs ;

Ce sont des conquérants superbes, et leurs tentes
S'ouvrent dans nos déserts telles des fleurs géantes.

Ténébreux cependant, vomis par les enfers,
Ils vont au cliquetis cadencé de leurs fers

Ériger la Cité, Babel prestigieuse
Que conçurent les fils d'une race fameuse.

2

Comme ruisselleront sur vos visages blancs
Victimes du grand Jour, les larmes et les sangs !

N'avez-vous pas mangé le pain noir de l'immonde ?
N'avez-vous pas aimé les villes de ce monde ?

Rejetons de Maya, n'avez-vous pas cherché
Les envols interdits aux enfants du péché ?

Que n'êtes-vous au sol où croissent les épines
Demeurés attentifs aux volontés divines !

Mais vous, bon compagnon, bon métal martelé,
Sans relâche ni paix vous avez appelé

L'héroïque trépas, et la mort consolante
Magnifie à jamais votre essence vivante.

Face à Satan vêtu de pourpre, par trois fois,
Vous avez refusé d'obéir à sa voix :

Aussi êtes-vous tous, sur terre, de très pures
Flammes d'amour debout au milieu des ordures.

À L'HEURE DES GÉANTS

La sœur muette veille aux portes surhumaines
Du domaine parfait où se complait l'Esprit.
Hommes ! c'est votre sang qui frappe d'interdit
Le chemin convoité des rieuses fontaines !

À l'Heure où les Géants fouleront à grands pas
Les mauvaises cités que juge la colère
Vous entendrez rouler soudain comme un tonnerre
La malédiction qui ne passera pas.

Bercez dans vos logis vos vengeances, vos haines,
Barbouillez-vous du sang qui monte dans la nuit :
L'ange Fidélité vous survole sans bruit
Et contemple muet vos tortures lointaines.

CAPITAINES FAMEUX

Hommes dont les regards ont offusqué le jour
Et qui tard surgissez chamarrés de mensonges
Capitaines fameux environnés de songes
Vous êtes de ces jours qui ne sont pas du Jour.

Vous avez dessiné de vos gauches cruelles
Des signes effrayants qui effacent les croix
Vous dominez la terre et lui dictez vos lois
Capitaines fameux aux couronnes mortelles !

Une Voix dit : Je suis vomi du gouffre pour
Broyer vos corps de boue et comme des éponges
En exprimer le sang dans le vide où tu plonges
Toi qui naquis le Jour où naquirent les jours !

Vous donc parés du plomb des couronnes mortelles
D'un monde réuni pour la première fois,
Vous répandez la mort en des rites sournois,
Les signes dessinés par vos gauches cruelles.

LA FIN

Quand dans la paix des nuits un océan de feux
S'écroulera sur nous des altières cimes,
L'Absolu figera les rires frauduleux
Sur la face des rois des minutes ultimes.

Ô toi qu'enchaîne encore un scrupule dernier,
Tu fuis l'insoutenable éclat de l'évidence ;
Frère qui trahirait pour l'ombre d'un denier
Peux-tu dire le nom de Celui qui s'avance ?

Sa venue est inscrite au fond de quelques yeux
Qui surent affronter l'abîme des abîmes,
Mais elle hante aussi la prunelle de ceux
Qui combleront demain la terre de leurs crimes.

L'ANTÉCHRIST

Serais-je donc le seul à savoir que bientôt
Du noir blasphémateur surgira l'ombre haute
Et qu'ainsi tombera le fruit mûr de la faute
Commise au temps anciens et qui nous est fardeau ?

Qu'il vienne promptement, ce roi superbe et sot,
Archange indésirable ! Et cependant cet hôte
Nous devons l'affronter au sommet de la côte,
Au terme des douleurs et au seuil du Verseau.

Souffles des ossements, passez donc sur nos têtes !
Que chacun se prépare aux adorables fêtes
De l'Homme-Dieu enfin revenu parmi nous ;

Mais ce Jour éclatant n'adornera la terre
Qu'après le règne obscur du sanglant Adversaire
Qui sèmera l'horreur parmi les hommes fous.

TABLE DES MATIÈRES

COMMENTAIRE.....	3
LA PRIÈRE DU SOIR.....	7
STANCES DE L'IGNORANCE SAGACE.....	8
POÈMES PERDUS ET RETROUVÉS.....	15
SUIITE MAJEURE.....	16
SUIITE MINEURE.....	21
NUL NE PEUT DIRE.....	24
NI OMBRE NI CONTOUR.....	27
RIEN NE DEMEURE QUE TA FACE.....	28
CHANT DE L'UNITÉ.....	29
ŒIL D'OR.....	30
THÉOPHANIE.....	31
PRIÈRE.....	32
MOTS POUR UN PETIT VILLAGE.....	35
PALAIS D'AZUR.....	37
CANTIQUE DE LA JOIE.....	38
GRANDE VILLE.....	42
AMOURS TROP HUMAINES.....	44
AMOUR.....	45
L'AMI.....	46
FILS DE LACÉDÉMONE.....	48
SOUS LE SOLEIL QUI LA CARESSE.....	49
VAGUE D'ÉMOI VAGUE.....	50
LA TRISTE AVENTURE.....	51
EST-CE UNE OFFENSE.....	52
PETITE SUIITE POUR UNE MÉLANCOLIE.....	53
PAROLES D'AMOUR.....	55
LOINTAINS BONHEURS QUI FURENT MIENS.....	56
FAUX SERMENTS.....	57
JOIES DE PRINTEMPS DE MON AMOUR.....	58
AFIN QUE TOUT NE SOIT PAS PERDU.....	59
PLAISE QU'UN JOUR.....	61
CONDITIONNEL.....	62
LES FÊTES DE L'ESPRIT.....	63
ÉLÉGIE I.....	64

ÉLÉGIE II.....	66
L'ÉCORCHÉ PARLE.....	68
STANCES MORNES	69
BIEN FAIT POUR VOUS	70
AVEC UN GESTE DE PENDULE	71
APPAREILLAGE.....	72
VITA NUOVA.....	73
NAVIRE ABANDONNÉ.....	74
LA BEAUTÉ DE LA TERRE	75
DE PARIS À TRÉBIZONDE	76
Ô TOI QUI M'ATTENDAIS QUAND DÉCLINAIENT LES ASTRES	77
LORSQUE JE T'AI RENCONTRÉE.....	78
VOCATION	80
À L'AUBE D'UN ÉTÉ.....	81
JARDIN DE LA VIE.....	82
CHANSON.....	83
POUR LE PLAISIR DES MOTS	84
LES ABANDONNÉES	85
SPHYNGE.....	88
FONDAMENTALES.....	89
PLUIE D'OCCIDENT.....	90
PETIT ART POÉTIQUE SUR UN TON FAMILIER.....	92
ALLÉGRESSE DU CHANT	94
CROQUIS	95
ENNUI	97
PAYSAGE.....	98
MANDALA	99
KABBALE	100
LES OISEAUX	101
LA RÉCOMPENSE.....	102
LE TROU DE L'AIGUILLE.....	103
À LA NUIT.....	104
JE NE SAIS PAS.....	106
JE NE SAIS PLUS.....	107
INCOMMUNICABLE	108
PAUSE	109
COMBIEN DE TEMPS SERONS-NOUS.....	110
Oraison I.....	112
Oraison II	113
RENONCEMENT.....	114

ORAISON III.....	115
ORAISON IV.....	116
ORAISON V.....	117
RÉPONSE DU SEIGNEUR.....	118
RÉPIT.....	120
EST-CE TOI.....	121
TOUT CET AMOUR HUMAIN.....	122
MISÉRICORDE.....	123
LES ASURAS.....	124
À L'HEURE DES GÉANTS.....	126
CAPITAINES FAMEUX.....	127
LA FIN.....	128
L'ANTÉCHRIST.....	129
TABLE DES MATIÈRES.....	130